

Mai 1890

FIGARO ILLUSTRÉ



3^{FR}

3^{FR}

LE FIGARO, 26, rue Drouot
BOUSSOD, VALADON & C^{ie} Éditeurs
9, rue Chaptal, Paris
Ayuntamiento de Madrid

REDFERN

TAILLEURS POUR DAMES

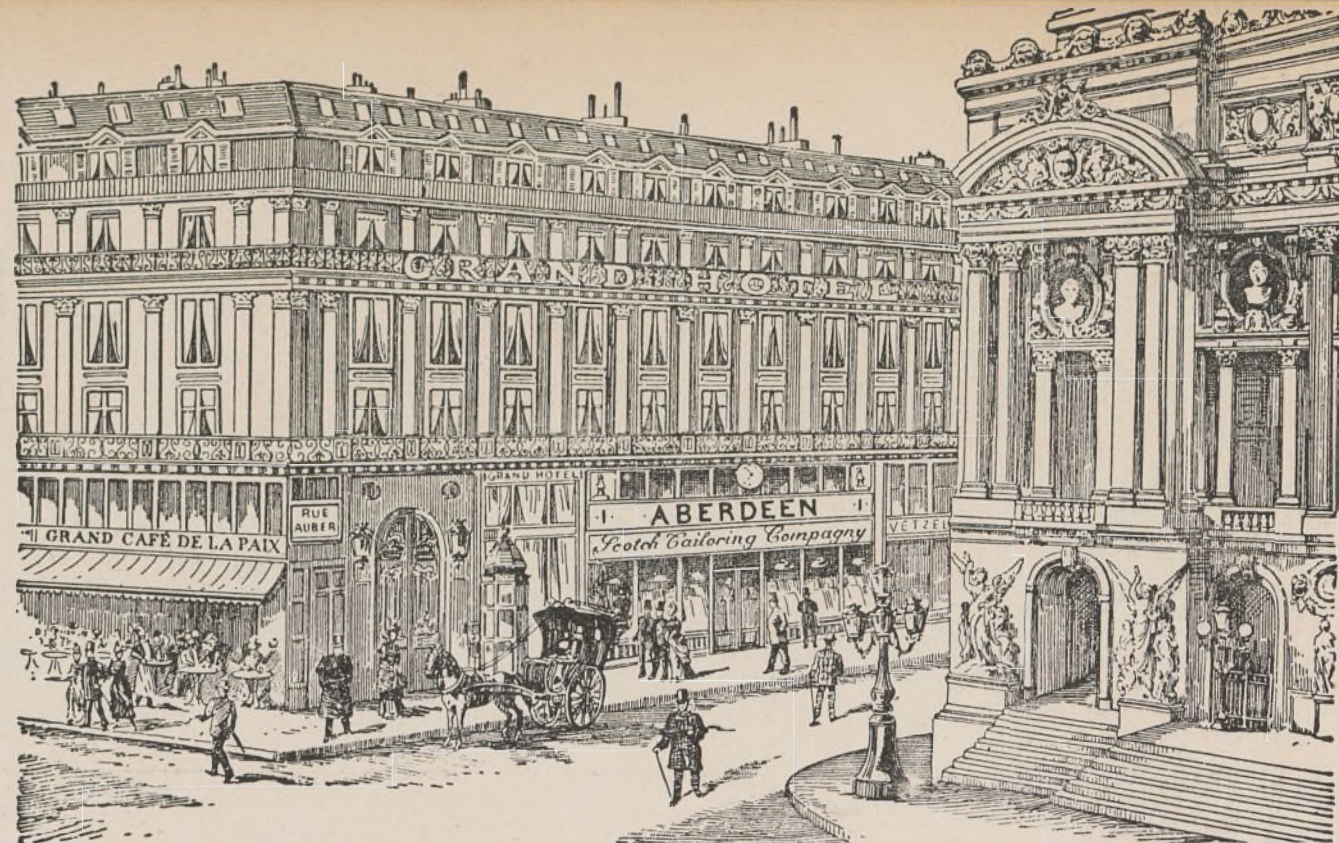
BREVETÉ DE SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

BREVETÉ DE SON ALTESSE ROYALE LA PRINCESSE DE GALLES

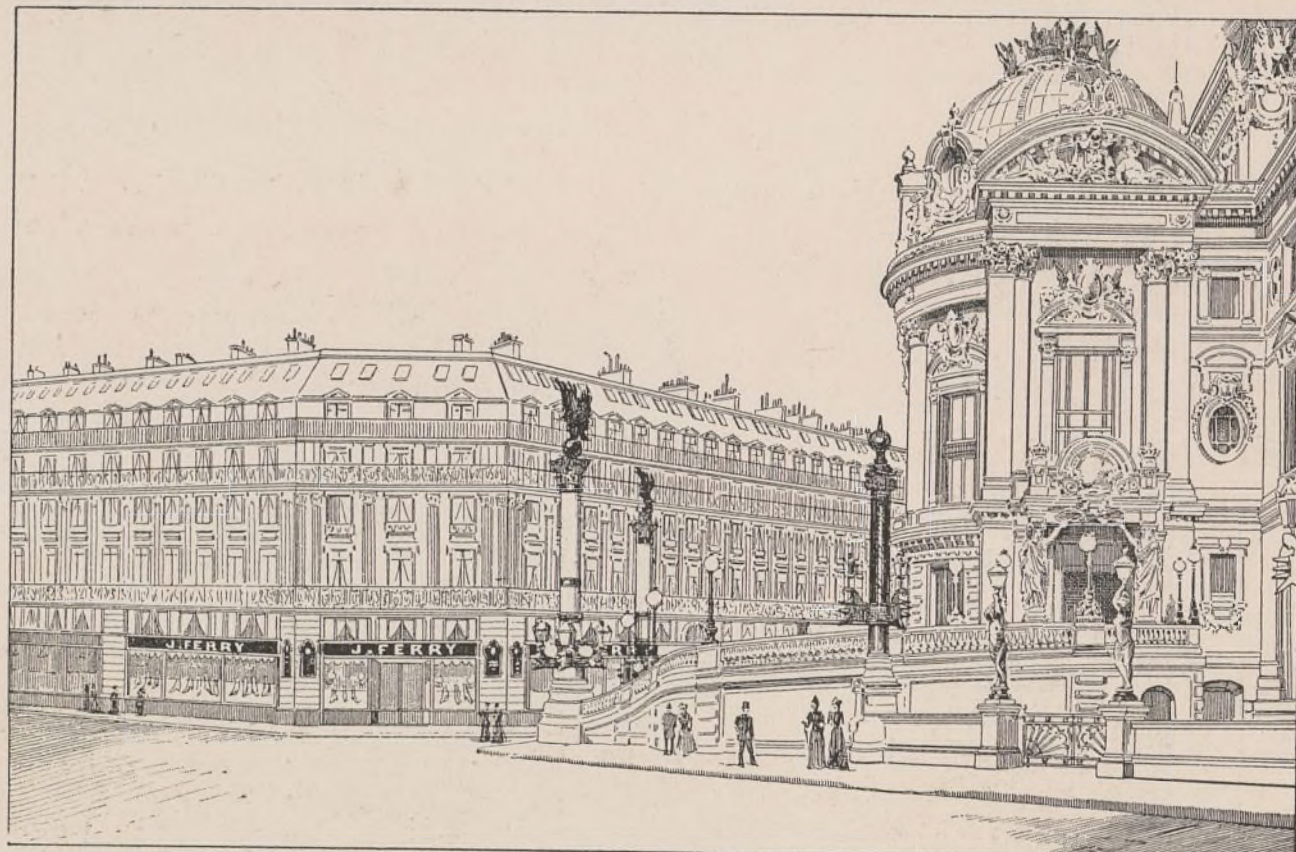
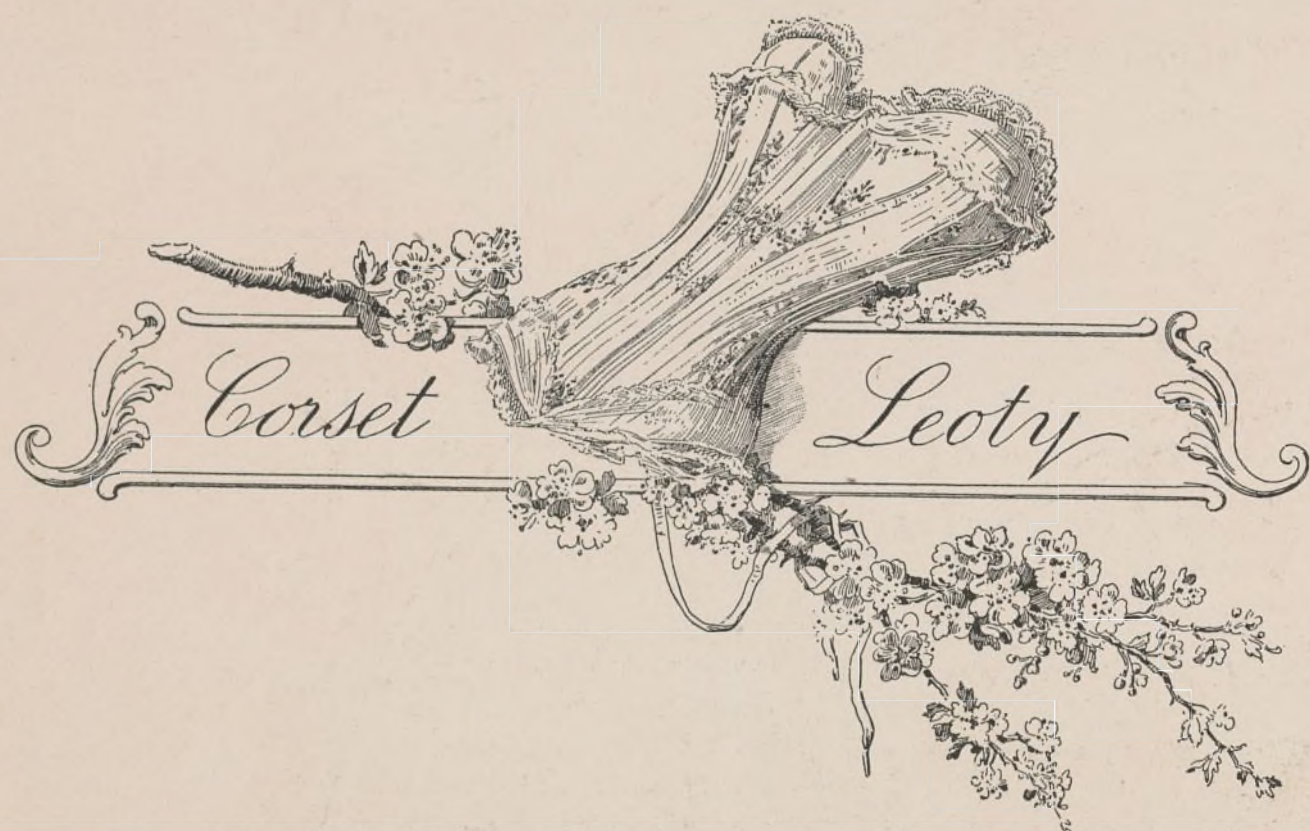


242 RUE DE RIVOLI
PARIS

BREVETÉ SPÉCIAL



ABERDEEN, Scotch Tailor, 1, rue Auber.



J. FERRY. — Chaussures pour Dames. — 8, rue Auber.

A. GUINARD & C^{IE}
ARMURIERS
8, avenue de l'Opéra. — Paris

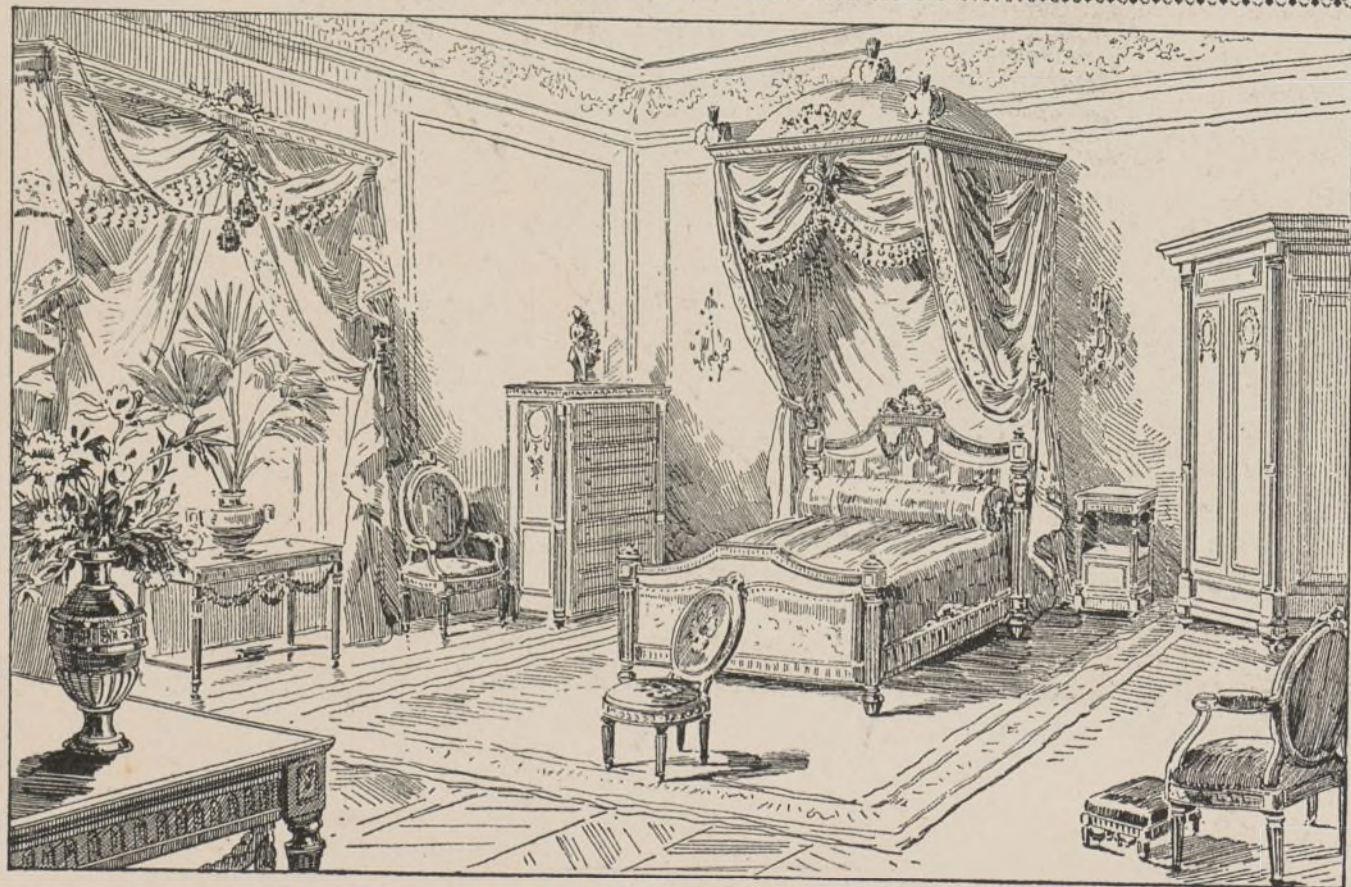


Coup de longueur, garanti par un fusil Greener

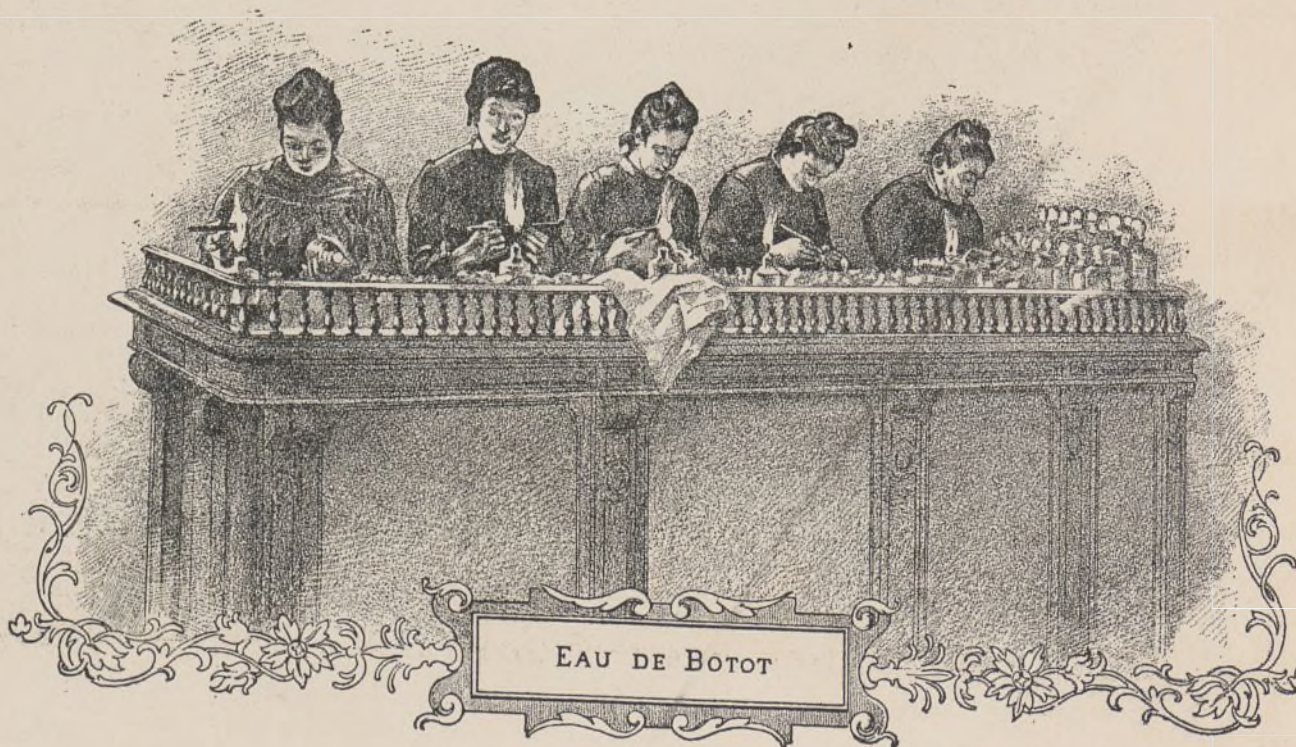
DURAND-LERICHE
Fabricant Joaillier
4, rue Montesquieu 4.
Paris



EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Médailles d'or
1878 PARIS 1889



AMEUBLEMENTS. — MERCIER FRÈRES, 100, faubourg Saint-Antoine. — Paris



Les Ouvrières au 17 de la rue de la Paix.

ENCRE DE CH. LORILLEUX ET C^{ie}.

1^{re} MARQUE



Delon
PASSAGE JOUVERNOT

1^{re} MARQUE



PAPETERIES DU MARAIS.

Ayuntamiento de Madrid

FIGARO ILLUSTRÉ

Mai 1890



EN BATTERIE!

(Édouard Detaille. — Salon de 1890)

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

EN BATTERIE! par ÉDOUARD DETAILLE.

LES GLANEUSES, de J.-F. MILLET.

A LA SAINTE-LUCE, par LUCIUS ROSSI.

Tout Paris. — *Madame la duchesse de Mouchy*,
portrait par CHAPLIN.

Le Tableau d'Édouard Detaille, par FRÉDÉRIC MASSON;
Illustration par ÉDOUARD DETAILLE.

Le Mois Parisien, par UN TEL.

Le Train, nouvelle figure de cotillon;
Illustration par JOB.

Le Souper de la Toussaint, par AUGUSTIN FILON;
Illustrations en couleurs par FÉLICIEN DE MYRBACH.

Les Rois chez Eux. — *La journée du Roi-Bébé*, par EUSEBIO BLASCO; portrait d'Alphonse XIII
par TOUSSAINT;
Illustrations par ADRIEN MARIE.

A la Sainte-Luce, comédie en un acte de QUATRELLES;
Illustrations en couleurs par LUCIUS ROSSI.

Les Pins sans Cigales, poésie de JEAN RAMEAU;
Illustration en couleurs par BURNAND.

La Légende de Christophe Colomb;
Illustrations par CARAN D'ACHE.

COUVERTURE : *LES FLEURS DE MAI*, tableau de A.-F.
GORGUET.

TOUT PARIS

MADAME la duchesse de Mouchy a bien voulu autoriser le *Figaro-Illustré* à reproduire le merveilleux portrait qu'a fait d'elle le maître Charles Chaplin. Ce n'est point par coquetterie ni par recherche de la réclame que madame de Mouchy s'est gracieusement prêtée à cette reproduction : pour la déterminer, nous n'avons eu qu'à lui dire que ses pauvres en bénéficieraient.

La princesse Anna Murat est fille du prince Napoléon-Lucien-Charles Murat, petite-fille du grand Murat qui fut roi de Naples et beau-frère de Napoléon I^{er}, sœur du prince Joachim Murat, qui fut le brillant colonel du régiment des guides de la Garde, aujourd'hui général de brigade. La Duchesse est donc la petite-nièce de Napoléon I^{er}.

L'impératrice Eugénie avait appelé auprès d'elle la jeune princesse qui tenait son rang parmi les plus belles de ces dames et de ces demoiselles d'honneur, dont le souvenir d'élégance et de charme est encore vivant. C'est là que la jeune Altesse fut distinguée par Marie de Noailles, duc de Mouchy, prince-duc de Poix qui l'épousa le 18 décembre 1865. Beau, jeune, élégant, lettré, le duc adora sa fiancée; il adore encore sa femme. Il lui apportait un des plus beaux noms de France, sans compter Sa Grandesse d'Espagne de première classe et sa grand-croix héréditaire de l'ordre de Malte. Il lui ouvrait cet admirable château de Mouchy, plein de souvenirs et de documents historiques de la plus haute valeur. A son bras, la fille de la noblesse impériale entra dans les salons de la vieille aristocratie qui fut à son tour séduite par les charmes de la jeune Duchesse et l'adopta comme sienne.

La mère de la duchesse de Mouchy était américaine et, de son éducation première, la Duchesse a conservé un léger accent anglais, une façon de souligner certains mots qui donne du piquant et de l'imprévu à sa conversation.

Son affabilité et sa simplicité sont connues; ces qualités ne vont-elles pas de pair avec la charité?

Le fils du duc et de la duchesse de Mouchy, François, prince-duc de Poix, a épousé, l'année dernière, mademoiselle Madeleine de Courval.



MADAME LA DUCHESSE DE MOUCHY.
Née princesse Anna Murat.

Mais revenons aux pauvres, puisque c'est d'eux surtout qu'il doit s'agir ici. La duchesse de Mouchy est directrice ou membre de nombreuses œuvres de bienfaisance : la plus importante, sans contredit, est la Société de Charité Maternelle, fondée en 1788 pour venir en aide aux femmes en couche indigentes qui veulent élever elles-mêmes leurs enfants. La première protectrice de cette œuvre fut Marie-Antoinette; la direction en fut ensuite donnée à l'impératrice Marie-Louise, à la duchesse d'Angoulême, à la reine Marie-Amélie et à l'impératrice Eugénie.

Cette prérogative monarchique s'est continuée sous la République, et les femmes des différents chefs d'Etat qui se sont succédés à l'Élysée, ont successivement rempli la fonction de présidentes de l'œuvre.

La duchesse de Mouchy en est la vice-présidente.

La Société de Charité Maternelle puise ses principales ressources dans les quêtes organisées par ses membres : mais chacun sait ce que sont les quêtes : elles n'atteignent guère qu'un

public restreint; c'est dans le but de pénétrer dans des milieux où l'aumône est forcément modique, que la duchesse de Mouchy a tenté d'introduire dans nos mœurs le système de la « Boule de Neige », qu'elle a emprunté aux Anglais, passés maîtres en matière de charité privée.

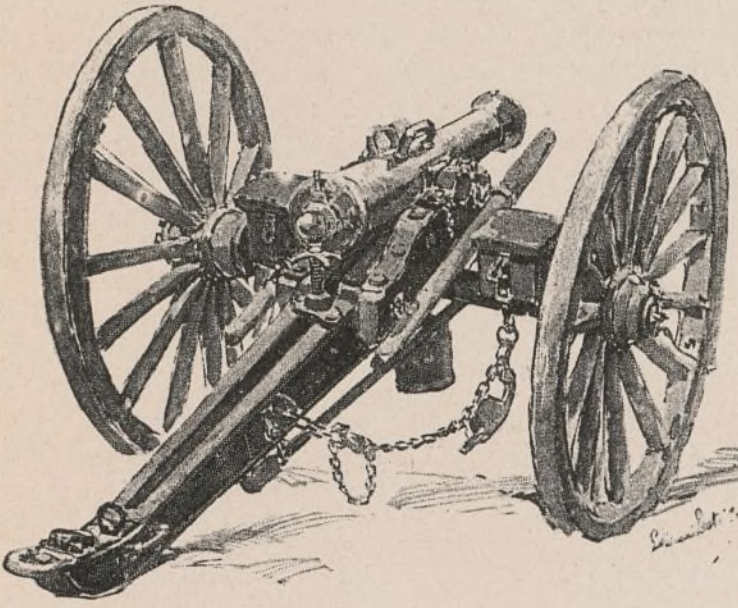
Nous n'essayerons pas d'expliquer ici le fonctionnement de la « Boule de Neige », qui a été fort clairement décrit par Paris, dans le *Figaro* du 27 mars dernier; rappelons seulement que, grâce à cet ingénieux mécanisme, une somme de 36,000 francs

peut être recueillie en quelques jours sans qu'aucun des souscripteurs ait plus de cinquante centimes à verser !

Donc, encourageons et pratiquons la « Boule de Neige » ; et disons : « pour les pauvres de la duchesse de Mouchy, s'il vous plaît ! »

T. G.

LE TABLEAU D'ÉDOUARD DETAILLE



Au Salon de cette année, comme déjà l'an dernier, au Salon du Centenaire, triomphe Edouard Detaille.

L'an dernier, c'était *le Rêve*, ce tableau si vite et si justement célèbre, où étaient symbolisées toutes les espérances de la Patrie. On s'en souvient : sur la plaine immense où va se livrer la grande bataille, à perte de vue, au pied des faisceaux dressés, les soldats dorment. L'alerte a été rude, l'étape longue. A présent, tous sont en ligne et, sous l'aube blanchissante à l'Orient qui les éclaire

confusément, ils reposent. Le drapeau, dans sa gaine noire, est placé sur deux des faisceaux. Au-dessus, dans le ciel encore ennuité, passent comme un vol d'aigles les soldats de la France, les vainqueurs, ceux de Fontenoy et de Yorktown, ceux de Jemmapes et de Fleurus, ceux de Lodi et d'Austerlitz, ceux d'Isly et de Sébastopol. Chacun brandit son drapeau que gonfle un vent de victoire. Chacun jette au passage, à ces soldats endormis, son nom, le nom d'une de ces batailles qui ont fait la nation indépendante et libre, glorieuse et fière. Ceux qui furent hier parlent à ceux qui seront demain, et dans ce grand silence de la plaine endormie, on n'entend que les voix des morts.

Cette leçon que donnait Detaille avec le cœur d'un patriote, avec le génie d'un artiste inspiré, tout le monde l'a comprise. Les peintres l'ont acclamé leur maître, et par un vote dont on se souvient, lui ont décerné la médaille d'honneur. Tout de suite, le tableau, acheté par l'Etat, est devenu populaire, et il est presque impossible aujourd'hui d'en compter les reproductions.

Or, cette année, Detaille a prouvé qu'il pouvait grandir encore, et se mesurant aux maîtres qui ont voulu donner du mouvement le sentiment et la synthèse, il s'est montré du premier coup l'égal des plus illustres. Mais son tableau n'est pas seulement une œuvre picturale hors ligne, c'est plus et mieux.

Au galop, l'artillerie de la Garde impériale vient prendre position. Debout sur ses étriers, le sabre haut, le colonel commande halte. C'est un soldat robuste, élégant et fort. Sur sa poitrine battent les médailles qui rappellent les campagnes victorieuses. Qui ce colonel ? L'appellerez-vous Vassoigne, comme le dernier, celui qui, depuis 1866, commandait le régiment monté de la Garde ? Peu importe ; c'est l'incarnation de l'ancienne armée, de cette Garde qui, comme l'autre, sut mourir, de ces régiments d'artillerie les plus beaux qu'on ait vus à la parade, les plus fiers qu'on ait vus au feu. Cet uniforme qui, aux galas, se couvrait comme d'une cuirasse d'or, ce colback noir qui se chargeait d'aigrettes et de passements, est resté dans les yeux de ceux qui l'ont vu un éblouissement. Mais plus beau paraissait-il encore peut-être, cet uniforme, dans sa sévérité des jours de bataille, sans les fanfreluches volantes, tout noir, égayé seulement par les boutons d'or du plastron, par la bande d'or de la culotte, par le nœud hongrois qui courait sur les bras, par la bordure du tapis de selle et des couvre-fontes, aux N couronnées. Le cheval du colonel est noir comme l'uniforme. Il vient au galop, soulevé dans une foulée puissante, couvert d'écume et voulant l'espace, avec, derrière lui, le bruit terrifiant des batteries. Tout court, tout galope, tout se hâte ; tout est envahi par ces canons. Et au geste du colonel, tout va brusquement s'arrêter. Déjà le trompette sonne et l'adjudant-major, retenant son cheval, s'apprête à transmettre les ordres. Cette furie s'ordonne, non comme une charge, mais comme une opération mathématique. Il semble que, comme Seruzier à Wagram ou Drouot à Lutzen, celui-là qui commande va trouver l'ennemi en accumulant de la mort.

D'autres diront la superbe allure de ce cheval noir, le merveilleux dessin de ces raccourcis audacieux ; ils loueront, comme il convient, l'attitude, le geste, le cri même qu'on entend, du personnage ; ils raconteront l'habileté du peintre et exprimeront en des termes techniques leur admiration pour ce cheval blanc que monte le trompette, pour ces fonds tout remués d'hommes et de chevaux, pour ce grouillement à l'infini des êtres. Il ne convient de retenir aujourd'hui que l'impression générale, l'émotion profonde qui saisit le public et d'en tirer la conséquence.

Edouard Detaille est mûr pour l'Académie des Beaux-Arts.

Si l'an dernier le *Rêve* ne lui avait point mérité la médaille d'honneur, nul doute que ses pairs, les peintres, ne la lui eussent unanimement décernée. Un fauteuil est vacant à l'Institut, il lui appartient et, tout entier, le public l'y nomme. Jamais carrière mieux remplie ; jamais talent plus constamment en progrès ; jamais efforts plus méritoires n'auront soutenu une candidature plus populaire. Depuis 1868, depuis le Salon où à vingt ans Detaille débutait en exposant ses petits tambours, jusqu'à aujourd'hui, le travail a été incessant, la conscience absolue et la montée continuelle. De l'anecdote, il s'est haussé à l'histoire ; des tableaux de chevalet à des toiles énormes qu'il sait aujourd'hui remplir comme les maîtres avec un seul personnage ; de la représentation un peu morne parfois, quoique toujours précise des êtres, au mouvement dans ce qu'il a de plus insaisissable. Égal dans l'illustration à Raffet et à Horace Vernet, il a comme eux élevé son monument : *L'Armée française*, un livre qui demeurera l'œuvre la plus étonnante qu'un artiste ait exécutée de ce temps, parce que tout s'y trouve réuni : l'exactitude la plus scrupuleuse et l'art le plus achevé. On ne reproche à Detaille que sa jeunesse. Hélas ! Les années ont couru depuis le temps où presque imberbe, il venait à Châlons s'engager dans un bataillon de mobiles et sollicitait de partir, tout de suite, dans l'armée de Mac-Mahon. Il y a vingt ans passés et depuis lors, que d'œuvres accumulées, toutes intéressantes, toutes distinguées, quelques-unes, comme les dernières, d'un maître.

Au reste, quand Detaille, plus sévère pour lui-même que qui que ce soit ne peut l'être, n'est point satisfait d'un de ses tableaux, il a un mode de critique qui ne peut appartenir qu'à lui : il détruit le tableau. Ainsi fit-il en 1881 pour son immense toile : *La Distribution des Drapeaux*. L'Etat l'avait achetée, mais non encore payée et le tableau était déposé au palais de l'Industrie. Un beau matin de l'hiver suivant, Detaille s'y présente. Il demande si le tableau est bien encore sa propriété ; sur la réponse affirmative, il approche une échelle, y grimpe, tire méthodiquement un rasoir de sa poche et se met à découper le tableau à grands traits, réservant simplement les parties qui lui paraissaient acceptables. Du reste, il fit un paquet dont il éclaira gaiement un poêle qui avait la prétention de chauffer ces solitudes.

Dans sa carrière un tel fait n'est pas isolé. Il n'y a même point à dire qu'il est louable, mais il est l'indice d'un caractère. L'enfant prodige a voulu devenir un maître. Il l'est.

FRÉDÉRIC MASSON.

LA VIE DE PARIS

En librairie, il s'est produit des événements importants. Un volume de vers de M. Auguste Vacquerie, un livre de nouvelles de M. de Maupassant, un roman de M. Octave Feuillet et un album de Caran d'Ache.

Je n'entreprendrai pas d'analyser le *Futura*, de M. Vacquerie. Je me bornerai à dire que, dans ce poème philosophique, d'une grande élévation d'idées, sous une forme inspirée par la dernière manière de Victor Hugo et avec un incontestable talent, l'auteur a soulevé les questions sociales les plus ardemment controversées. La lecture de ce livre assurément n'est pas accessible à tous ; mais la haute valeur littéraire de l'œuvre, la sincérité absolue du poète et l'audace de la tentative assurent à *Futura* un grand retentissement dans le monde des lettrés.

L'Inutile Beauté est, par contre, un livre aimable entre tous. M. Guy de Maupassant s'y montre comme toujours le plus ingénieux, le plus varié, le plus séduisant des conteurs français.

Honneur d'Artiste comptera certainement parmi les meilleurs ouvrages de M. Octave Feuillet. On y retrouve la perfection du langage, l'intérêt de l'invention et le charme des tableaux qui sont la caractéristique du talent de l'auteur. Aucun roman ne me paraît plus digne d'être recommandé aux lecteurs du FIGARO ILLUSTRÉ.

Le second *Album Caran d'Ache*, que vient de faire paraître la librairie Plon, est — comme tout ce que produit le joyeux artiste — de la plus désopilante et de la meilleure gaieté. Quelques-unes des pages de cet album, qui, pour la plupart, ont paru dans le *Figaro*, sont déjà célèbres et c'est un régal de les revoir dans un joli volume d'une impression soignée.

D'autres livres de bonne compagnie méritent encore que nous les signalions. Parmi ceux-ci *L'Abbé Roitelet*, de M. Ferdinand Fabre, qui, avec deux dessins de J.-P. Laurens, inaugure la « Nouvelle collection Charpentier ». Ce conte charmant a été publié en décembre dernier dans le « Supplément littéraire » du *Figaro*.

Enfin la *Marie-Antoinette*, que vient d'éditer la maison Boussod, Valadon et Co. L'aimable et solide érudition de M. Pierre de Nolhac a reconstitué la Marie-Antoinette vraie, détruisant de toutes pièces la légende calomnieuse créée par les pamphlets et les

intrigues de cour. Trente-sept planches reproduisent, avec l'impeccable fidélité de la photogravure, tout ce que l'art du dix-huitième siècle a produit de plus délicat, notamment le portrait de la Reine, par Janinet.

Dans le sentiment attendri que nous éprouvons tous en songeant à Marie-Antoinette, il y a quelque chose qui ressemble à un remords. Notre dix-neuvième siècle a recueilli les bénéfices de la Révolution de 1789, mais, à part nous, nous ne pouvons éviter de nous ressouvenir qu'elle a fait couler le sang d'une reine.

C'est à ces intimes pensées que répond l'œuvre de M. de Nolhac.



Les théâtres parisiens, pour la plupart, tiennent des succès. Ceci explique le peu de nouveautés que nous avons à enregistrer pour le mois écoulé.

A Cluny, l'*Enlèvement de Sabine*, de M. Léon Gandillot, a très chaleureusement réussi. C'est une pièce gaie, bien faite, vive d'allure et d'un dialogue très amusant.

Les Folies-Dramatiques ont repris *Rip*, dont l'éloge n'est plus à faire.

Enfin l'Odéon a donné *la Vie à deux*, ayant pour thème l'inévitable divorce, comédie très fantaisiste, un peu trop compliquée peut-être, mais néanmoins fort drôle et luxueusement montée.

Quant au *Mahomet*, de M. de Bornier, il n'a pas été joué et ne le sera vraisemblablement jamais. Cette représentation nous aurait, paraît-il, attiré des difficultés avec la Sublime-Porte. Le gouvernement de la République a interdit la pièce pour complaire au Commandeur des Croyants et celui-ci s'est déclaré satisfait. Tout est pour le mieux.



Redfern a créé pour nous la toilette qu'a reproduite M. Gorguet, sur la couverture de ce numéro.

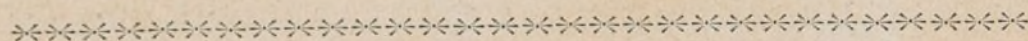
Elle est en serge orientale, couleur biscuit clair, brodée à la main en fil d'or égyptien.



La Plaza de Toros rouvre ses portes avec la solennité qui convient à ce luxueux et éblouissant spectacle.

Très discutées longtemps à Paris, les courses de taureaux, telles qu'elles ont été courues l'an dernier, constituent une distraction fort émouvante, c'est vrai, mais n'ont rien cependant qui puisse soulever nos légitimes répugnances pour le sang versé. Il est indiscutable que le public parisien y prend un goût très vif, et les salles combles, que faisaient en 1889 les arènes de la rue Pergolèse, se reverront, c'est probable, en 1890.

UN TEL.



UNE NOUVELLE FIGURE DE COTILLON

LE TRAIN

On a préparé douze morceaux de carton, d'environ trente centimètres sur vingt. Sur chacun d'eux l'on a tracé en très gros caractères, soit au moyen de lettres à jour, soit en se servant de ces plumes dites *audascript*, ou encore avec un crayon de couleur, une des indications suivantes : Locomotive, tender, fourgon des bagages, compartiment des chiens, première classe, deuxième classe, troisième classe, sleeping-car, service des postes, service des prisons, dames seules, fumeurs.

On a reproduit ces mêmes indications sur des cartons plus petits, d'environ dix centimètres sur huit.

Au cours du cotillon, le conducteur du cotillon emmène dans

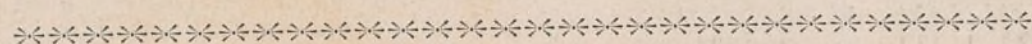
une pièce à part douze danseurs ; il suspend au cou de chacun, au moyen d'une faveur, un des douze grands cartons que l'on place de façon qu'il s'applique sur leur dos. Lorsque les douze danseurs sont ainsi affublés, ils se placent les uns derrière les autres, chacun tenant les bras tendus et les mains posées sur les hanches de celui qui le précède : la locomotive va en tête, naturellement, puis le tender, le fourgon de bagages, etc., etc.

Pendant ces préparatifs on a distribué à douze dames les douze petits cartons.

Le train ainsi composé fait alors son entrée dans le salon, au son d'une musique appropriée. Lorsqu'il a suffisamment circulé, le conducteur du cotillon frappe dans ses mains et les dames doivent s'élancer aussitôt, pour aller rejoindre le cavalier qui porte dans le dos l'inscription correspondante à celle qui figure sur le petit carton.

Si la dame n'a pas été attentive au moment du passage du train, et qu'elle ne trouve ou ne reconnaisse pas tout de suite son cavalier, celui-ci a le droit de prendre une danseuse parmi celles qui n'avaient pas reçu de petit carton.

M. D.



Le mois financier

Le marché a été très agité ; les spéculateurs à la baisse ont eu deux atouts dans leur jeu, celui des élections municipales et celui de la grande manifestation. Ils ont tenté de peser sur les cours, mais leurs efforts ont été déjoués par la victoire du gouvernement aux scrutins du 27 avril et du 4 mai, et par sa déclaration nette et ferme de maintenir, coûte que coûte, l'ordre dans les rues.

Nos Rentes ont donc repris leur calme habituel, et leur mouvement ascensionnel s'est carrément dessiné : le 3 o/o perpétuel dépasse franchement le cours de 89 et s'inscrit à 89.40 ; l'Amortissable s'avance à 93.10 ; le 4 1/2 o/o (coupon de 1.125 détaché) se maintient à 105.85.

Les fonds d'Etat étrangers ont subi des fortunes diverses ; ceux dont la conversion est à l'ordre du jour ont été poussés en avant : nous trouvons l'*Unifié d'Egypte* à 488.12 ; le Turc 4 o/o à 18.55 ; la première valeur a donc gagné dans le mois près de 10 francs, la seconde plus d'un point.

Nos établissements de crédit se sont bien conduits : La Banque de France se tient à 4,200 ; le Crédit Foncier est ferme à 1,335 ; le Crédit Lyonnais à 715.

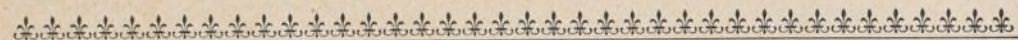
Le Suez est sans changement à 2,305 ; le Gaz Parisien est plus faible à 1,335.



Conversion Turque. — La Banque Ottomane procédera, le 22 courant, à la conversion des priorités turques.

Conversion Egyptienne. — Nous lisons dans l'*Evening-Standard* que Tigrane-Pacha et M. Palmer ont eu une entrevue satisfaisante avec M. Ribot, ministre des affaires étrangères, qui a exprimé l'espoir que la France pourrait bientôt donner son adhésion au projet de la conversion égyptienne.

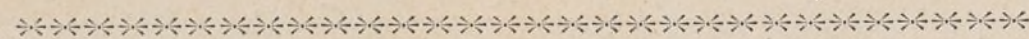
Le fac-simile en couleurs, grand format, des *GLANEUSES*, de J.-F. Millet, sera mis en vente le 15 juin prochain, chez Strauss, 5, rue du Croissant, qui a déjà édité dans le même format le fac-simile de l'*ANGELUS*.



LE FIGARO-SALON DE 1890

Est en vente chez tous les libraires et à l'Hôtel du FIGARO

Prix du fascicule : 2 francs. — Souscription aux cinq fascicules composant l'album complet : 10 francs. — Carton-emboitage spécial : 2 fr. 50 (franco par poste : 3 fr. 50).



ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

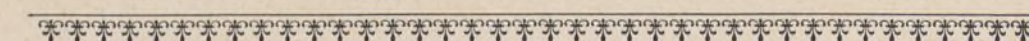
PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*.)

L'Éditeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux Messageries du *Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



J.-F. MILLET



LES GLANEUSES

FIGARO ILLUSTRÉ, 1890.

* Chromotypographie DOUSSOD, VALADON & C^{ie}



LE SOUPER DE LA TOUSSAINT

PAR AUGUSTIN FILON

IL y avait deux mois que Charles Hazelrigg était tombé, à la tête de sa compagnie, en défendant contre les Français un obscur village de Westphalie, deux mois que sa dépouille avait été confiée à la terre allemande, lorsque la nouvelle de sa mort parvint à Brownlow. Double deuil pour le manoir et pour le presbytère, car Charles était le fils de *squire* Hazelrigg et le neveu de *parson* Hazelrigg, dont il devait épouser la fille sa jolie cousine Elsa.

Les Hazelrigg, de Hazelrigg-place, sur les confins du Devon et du Somerset, sont une bonne famille, mais ne se perdent pas dans la nuit des temps. Ils apparaissent dans l'histoire sous Henri VIII : on les voit aider, avec entrain, au pillage de la magnifique abbaye de Burnlough. Ils achètent du roi, à vil prix, les meilleures terres des moines, et soutiennent la Réforme avec la même ardeur que les détenteurs des biens d'émigrés devaient mettre, chez nous, à défendre la République. La famille atteint, sous les premiers Stuarts, son apogée d'influence et de fortune, embrasse, au temps des troubles, la cause du parlement, et décline, à partir de la Restauration, engourdie dans l'oisiveté provinciale et tapie de sa gentilhommière, d'où elle ne sort plus.

Au commencement de la guerre de sept ans, elle a pour représentants, comme il a été dit, le *squire* et le ministre. L'aîné des deux frères, Percy, habite Hazelrigg-place, une bâtisse anglo-normande, en pierres grises du pays de Galles, ruinée aux trois quarts par le canon des royalistes; le plus jeune, Thomas, demeure dans la lourde maison carrée de briques rouges noircies, qui est la résidence des vicaires depuis cinq quarts de siècle. Percy est « magistrat », Thomas a reçu les ordres. « Diable m'emporte si je me rappelle pourquoi ni quand ! » dit-il lorsqu'il fait allusion à ce lointain événement. En réalité, il est entré dans l'église pour garder dans la famille le bénéfice qui est au choix du *squire*.

Mais ni les fonctions judiciaires de l'aîné, ni le caractère sacerdotal du cadet n'ont laissé d'empreinte sur leur esprit ou dans leur façon d'être. En politique, ils ne se souviennent plus s'ils sont *whigs* ou *tories*; ils savent seulement qu'ils votent avec les amis du duc de Newcastle. Leur littérature consiste dans l'almanach, renouvelé chaque année par le colporteur, dans quelques numéros dépareillés du *Gentleman's Magazine* et de la

Post. N'est-on pas assez savant quand on connaît à quelles dates tombent Pâques et la Pentecôte, le jour de la fête de Sa Majesté, le jour où les taxes sont dues, la date des foires et marchés, le prix de l'avoine et du blé, quand on sait encore que le premier ministre s'appelle M. Pitt, et que l'Angleterre est la plus grande nation du monde.

Les deux frères pêchaient, chassaient, juraient, fumaient et buvaient ensemble. Pour la quantité de vin de France et de vin d'Espagne qu'ils pouvaient absorber dans une soirée, voir, *passim*, *Tom Jones*, le chef-d'œuvre de Harry Fielding, qui, génie à part, ressemblait, trait pour trait, aux Hazelrigg. La seule différence entre les deux frères, c'est que le vicaire était plus bruyant, plus emporté, qu'il aimait davantage les chevaux et les chiens, tandis que le *squire*, taciturne et quelque peu hypocondriaque, avait un vague penchant pour les questions théologiques. Dans sa jeunesse, Percy avait couru les filles... Thomas s'était abstenu : il n'y tenait pas.

Elsa Hazelrigg avait grandi entre ces deux hommes, dont elle était l'idole. Veufs tous deux de bonne heure, par une bizarre ressemblance de leurs destinées, l'élément féminin, à Hazelrigg-place, comme à Brownlow-Vicarage, n'aurait été représenté que par deux vieilles femmes de charge et trois ou quatre maritornes à rouge tignasse, si la petite Elsa n'avait éclairé de sa présence ces logis maussades. Tout ce qui restait d'âme chez les deux vieillards, appartenait à Elsa et paraissait dans leurs yeux, quand ils la regardaient, en une petite flamme joyeuse. Elle disparue, la flamme s'éteignait. Elsa était leur seul idéal, leur vivante poésie, leur lien avec le monde qui ne se voit pas, la jeunesse de leur vieillesse.

Elle avait reçu l'éducation que recevaient alors les filles de son rang, c'est-à-dire qu'elle ne savait rien si ce n'est lire et écrire, sans aucune orthographe. Elle pouvait aussi préparer des rôties au vin chaud, composer un pâté de venaison, fabriquer les *buns* du *bon vendredi*, et faire un pudding de Noël, ce fameux pudding qui occupe tout un mois de l'année : car on en parle huit jours, on met une semaine à le confectionner, une autre semaine à le manger, et il faut encore huit jours pour le digérer. Quoiqu'elle vécût à la campagne, Elsa ne la connaissait guère que pour la traverser, en voiture, lorsqu'elle se rendait avec son père à une

assemblée ou à une foire voisine. En effet, l'idée de se promener à pied ne fût pas venue à des personnes bien nées. Il suffit de savoir comment étaient alors chaussées les femmes d'un certain rang pour comprendre l'absurdité d'une telle fantaisie. Une fois dans sa vie, Elsa avait enfilé des sabots et couru jusque chez la fermière où elle avait vu traire une vache, et tiré elle-même un œuf de dessous la poule. Elle s'en souvenait comme d'une circonstance extraordinaire.

Quand Elsa eut douze ans, son père fit venir et installa dans la maison la tante Margaret, pour servir de chaperon à la petite et lui apprendre à se comporter comme une demoiselle. La tante Mar-

garet était accompagnée de son fils, un adolescent de treize ou quatorze ans, dont l'humeur studieuse et sédentaire faisait présager un clergyman. On s'habitua à l'idée qu'il hériterait un jour du bénéfice, après la mort de *parson* Hazelrigg, le plus tard possible, s'entend.

La mère et le fils étaient silencieux, modestes, actifs, glissaient dans la maison comme des souris. Tante Margaret connaissait le monde. Elle avait assisté au couronnement de George II, aux *masquerades* de Covent-Garden, aux fêtes chinoises du Vauxhall. Elle pouvait parler sciemment du jardin de Marylebone et de la Folie flottante, sur la Tamise. Elle avait vu jouer les pièces de



Congreve et parlé une fois à M. Pope. Ce célèbre nain lui avait trouvé des façons si parfaites qu'il l'avait prise pour une compatriote de son ami, M. de Voltaire, et lui avait dit en français : « Je vous rends mille grâce. » Ces choses-là se gravent dans la mémoire; pour ne pas l'oublier, tante Margaret racontait l'anecdote une ou deux fois par semaine. Lorsqu'une telle personne disait : « C'est ainsi qu'on s'assoit, ainsi qu'on marche, ainsi qu'on prend du tabac, qu'on fait la révérence, qu'on donne la main à un gentleman », qui donc aurait pu contester sa compétence ou se révolter contre ses arrêts? *Parson* Hazelrigg l'admirait; s'il n'avait détesté les femmes, « qui ne sont bonnes qu'à gâter et à désoler la vie », il l'eût épousée; « oui, pardieu! il eût fait cette sottise! »

Elsa, à sept heures du matin, était habillée, grimpée sur ses hauts talons, serrée à étouffer dans son *corps* qui écrasait sa jeune poitrine et lui rejetait le buste en arrière. On ne la poudrait que le dimanche; on la coiffait seulement tous les deux jours. Imaginez un teint blanc, un ovale pur, le nez fin et le menton légèrement pointu, un front bombé dont la coiffure du temps dessinait le beau contour, de grands yeux noirs un peu tristes, la lèvre inférieure tombante, le cou mince et gracieux, une jolie démarche, quoique incertaine. En somme une figure muette. Les jeunes

visages, lorsqu'on ne leur a pas appris à mentir, sont des énigmes : le caractère, indécis, n'y a pas mis son sceau, la vie n'y a pas encore marqué son empreinte.

Son amie la plus intime demeurait à quarante milles. Elle la voyait peu, ne lui écrivait pas, et pour cause. Les jours de pluie, lorsque, dans les grandes pièces désertes où les étoffes sentaient le vieux, la moisissure de l'hiver lui glaçait le dos, lorsque le large vent de l'Atlantique passait, en soupirant, avec une ineffable tristesse sur les *moors* du Devon, Elsa se sentait le cœur gonflé et inquiet; un ennui obscur lui serrait la gorge et faisait monter à ses yeux des larmes qu'elle eût rougi de montrer à sa tante. Molly, la femme de chambre, lui avait prêté le *Voyage du pèlerin*, de Bunyan. Dans une pièce où l'on mettait sécher des pommes, elle trouva un trésor de vieux livres, amassés par un aïeul qui se piquait de littérature : une traduction de la *Gerusalemme liberata*, la *Reine des Fées*, de Spenser, et la *Nymphidia*, de Drayton; l'*Anatomie de la Mélancolie*, de Burton; deux ou trois drames de Shakspeare, corrigés et récrits par Dryden; un vieil exemplaire des *Emblèmes*, de Quarles, avec une curieuse image au frontispice de l'édition *princeps*. Cette gravure représentait une âme, sous la figure d'un petit être singulier, enfermé à l'intérieur d'un squelette humain et regardant au travers des côtes

comme un prisonnier entre les barreaux de sa cage. Elsa lut tout cela pêle-mêle, pendant les longs après-midi d'hiver. Les sentiments bizarres, les imaginations extraordinaires dont ces livres sont pleins, firent irruption en tumulte dans son cerveau. Puis tout se tassa et rentra dans le calme. Elle n'en avait pas compris la moitié, elle n'en retint pas le quart. Avec le reste, elle forma et peupla un monde étrange d'allégorie et de rêverie, où elle vécut. Sa nourrice, catholique romaine, lui parlait souvent des anges et des saints. Ces anges, ces saints, elle les mêla avec les

héros symboliques de Bunyan et de Spenser, avec les fées, les gnomes, les elfes auxquels on croyait encore autour d'elle, dans la domesticité et parmi les paysans. Elle eut ainsi, dans sa solitude, une compagnie invisible et toujours présente qui lui parut plus réelle que la réalité.

« Quand vous aurez seize ans, vous épouserez votre cousin Charles. »



Ce point étant réglé, il n'y avait plus à s'en tourmenter. Comme on moissonne en août, comme on vendange le houblon en septembre, comme on patine sur les étangs gelés à Christmas, ce mariage devait avoir lieu à son heure, en sa saison. Un jour, elle serait la femme du squire, la maîtresse de Hazelrigg-place, qui était la grande maison du pays. Quoi de plus beau ? On possédait, au presbytère, un portrait de Charles Hazelrigg, à vingt ans, peint par un élève de sir Godfrey Kneller. Ce portrait était horrible, mais Elsa n'en voyait rien ou n'osait se l'avouer. D'ailleurs, il n'était peut-être pas ressemblant. Il y avait huit ans qu'elle n'avait vu son fiancé, maintenant âgé de trente ans. Lorsqu'il était venu pour la dernière fois, sa moustache piquait très fort. Il l'avait prise dans ses bras de géant, l'avait élevée à la hauteur de sa figure, lui enfonçant ses doigts de fer dans les côtes... C'étaient des hommes vraiment rudes, les soldats de ces temps-là, tous un peu cruels et ivrognes comme leur général, Cumberland-le-Boucher.

Il y avait deux histoires, toutes différentes, que les domestiques du château et du presbytère répétaient, avec une égale admiration, sur le compte de Charles Hazelrigg. Après la bataille de Lauffeldt, son général l'avait embrassé devant toute l'armée. Une autre fois, il avait gagné un gros pari en vidant sa botte, pleine

de vin des Canaries. Et c'était une botte si terriblement grande !

Le mariage avait été reculé à cause de l'entrée en campagne ; il devait avoir lieu à la Saint-Michel, et, tout à coup, le 29 juillet, on apprit la mort du jeune Hazelrigg.

Quel coup ! c'était l'anéantissement de toutes les espérances, la fin de la race !... Le vicaire devint pourpre, et poussa un violent juron en frappant la table de son poing fermé. Le squire pâlit et baissa la tête ; ses lèvres tremblèrent, mais il se maîtrisa :

« C'était un bon garçon, dit-il, un vrai Hazelrigg !... que la volonté de Dieu tout-puissant soit faite ! »

Le soir, ils burent plus que de coutume.

Quant à Elsa, elle ne pleura pas ce jour-là : elle n'éprouvait d'autre sensation qu'un étonnement qui allait jusqu'à la stupeur. Mais le lendemain, lorsqu'elle se vit en deuil, et que les dames du voisinage, lui offrant de cérémonieux compliments comme à une veuve, la regardaient avec compassion en murmurant « *poor dear, poor thing !* » elle se fit l'effet d'une petite personne fort malheureuse.

Alors elle éclata en sanglots et cacha sa tête dans le cou de tante Margaret, dont elle inonda le corsage d'un torrent de larmes.

Elle alla se promener dans le jardin avec son cousin Donald,

marchant à pas comptés, comme il convient aux personnes affligées. Ils s'assirent, silencieux, dans un cabinet de verdure, formé par des ifs taillés en rond. Les yeux attachés aux boucles de ses souliers, Donald se taisait, respectant la douleur de sa cousine. Un aimable enfant, ce Donald ! Oh ! rien qu'un enfant ! Quoiqu'il eût dix-neuf ans, Elsa, par une bizarre disposition mentale, était portée à le croire plus jeune qu'elle. Était-ce oubli des dates ? ou parce qu'elle était femme ? ou parce que, seule, elle avait lu les vieux livres de la chambre où l'on séchait les pommes ? Celui-là n'avait pas de moustache ; il parlait d'une voix douce et timide ; son joli visage était celui d'une fille ; son pas ne s'entendait point ; son regard avait l'air de dire des prières... Ce n'était pas lui qui eût vidé d'un trait sa botte pleine de vin ! Ce n'était pas lui qu'on pouvait se figurer, dégouttant de poussière, de sueur et de sang, embrassé par son général sur le champ de bataille !

« Ma pauvre cousine, murmura-t-il... Vous l'aimiez bien, n'est-ce pas ? »

— Qui ? Charles ? Oh ! sans doute ! C'est-à-dire... je crois que oui. Mais l'amour, Donald... »

Elle s'arrêta. Les yeux bleus profonds de Donald s'étaient levés et l'interrogeaient.

« L'amour ? »

— Rien... Je voulais dire... mais vous ne pouvez comprendre ces choses, Donald. Vous êtes tout à Dieu et ne lisez rien que Hooker et Tillotson, rien que des livres de théologie. »

Donald ne protesta point, et par son silence se reconnut incompetent dans les choses de l'amour.

« Je n'ai vu Charles que trois ou quatre fois, reprit Elsa, mais il était mon fiancé et toutes mes pensées lui appartenaient. Elles lui appartiendront jusqu'au dernier soupir, et je sens que nul ne prendra jamais sa place dans mon cœur... Comme ces dames le disaient tout à l'heure, je suis la veuve d'un héros, je ne l'oublierai pas. »

Elle était de bonne foi, mais ne pouvait s'empêcher d'admirer le petit discours qu'elle venait de prononcer et dont elle ne se croyait pas capable. Ainsi auraient parlé les filles incomparables des drames et des romans qu'elle avait lus. Quel effet ne devaient pas produire de tels sentiments sur l'âme de Donald ! De quels respects devaient-ils la pénétrer !

Ce fut donc avec la conscience de son importance accrue, et une réelle dignité, tempérée par une douceur extrême, qu'elle dit en se levant :

« Mon cousin, continuons notre promenade, je vous prie. »

Et ils passèrent gravement, se tenant la main, sous les charmes, à travers les quinconces et les boulingrins, où, six mois auparavant, ils jouaient au *battledoor* et au *shuttlecock*.

« Molly, qui a mis ces fleurs dans ma chambre ? »

C'était une touffe de roses blanches, cernée d'un cordon de violettes. Un vrai bouquet de deuil, charmant dans son élégante tristesse. Elle l'approcha de son visage et en aspira, avec délices, le parfum suave ; puis elle répéta :

« Qui donc a mis ces fleurs dans ma chambre ?... Hé bien ! qu'avez-vous, Molly ? Vous voilà toute blême. Vous allez briser mon peigne. »

En effet, Molly avait laissé tomber le peigne d'écaille qu'elle avait en main.

« Oh ! miss Elsa, si c'était... »

— Qui donc ?

— J'avais juré de ne pas vous le dire... mais...

— Mais vous mourez d'envie de parler... Hé bien ! dites : Qu'y a-t-il ?

— Miss Elsa, on prétend que le jeune squire revient.

— Quelle sottise.

— Ce n'est pas une sottise. Jim, le garçon d'écurie, l'a vu.

— Il l'a vu ?

— Comme je vous vois... C'est-à-dire... il a vu une lumière se promener toute seule dans le jardin.

— Il était ivre.

— Et mistress Jamieson, la femme de charge, a entendu des bruits, des pas lourds, très lourds... Oh ! mon Dieu ! j'ai peur rien qu'à le répéter !...

— Elle a rêvé... Alors, vous vous imaginez que ces fleurs ?...

— Mais, mademoiselle, personne n'a pu pénétrer dans votre chambre qu'un être surnaturel. La porte était fermée en dedans, et la fenêtre du cabinet a des barreaux. Pour sûr, c'est lui. Emporterai-je les fleurs ?

— Mais non, pourquoi ?

— C'est vrai, cela n'aurait qu'à le fâcher. »

Elsa était un peu émue. Mais il ne convenait pas à une fille de qualité, à une héroïne qui avait lu Shakespeare et Spenser de trembler comme une petite paysanne ignorante. Avec un courage extraordinaire, elle respira de nouveau les fleurs. Vraiment, le parfum en était subtil, grisant, étrange. L'imagination

aidant, il lui sembla que ce n'était point l'odeur des fleurs terrestres.

Plusieurs fois, dans la journée, le souvenir de cet incident singulier visita son esprit.

Le soir, elle y songeait encore à sa fenêtre, les yeux fixés sur les dernières lueurs du couchant. La nuit était presque venue et la première étoile s'allumait, blanche et claire, au-dessus des brumes rouges de l'horizon. L'air était immobile ; le village, les bois, la plaine, tout se taisait. Un soupir faible, mais prolongé et parfaitement distinct, se fit entendre derrière la jeune fille ; en même temps, elle crut sentir un souffle effleurer son cou. Elle se retourna, et ne vit rien... que l'ombre épaisse qui avait déjà envahi l'appartement. Elle tressaillit et appela Molly. Ensemble elles visitèrent les cabinets et les armoires, sondèrent les recoins soulevèrent les rideaux, sans trouver personne.

Elsa causa longtemps avec sa femme de chambre, après que celle-ci l'eût dévêtue, et lorsqu'elle fut au lit, n'osa souffler la lumière.

Un peu avant que le jour parût, elle fut réveillée sans savoir pourquoi. Sa chandelle avait achevé de se consumer. Frissonnante, raidie par une peur vague, la jeune fille se dressa sur le coude et fouilla, d'un œil épouvanté, les ténèbres qui l'entouraient. Une clarté surnaturelle illuminait le portrait de son fiancé. Des sons lents et plaintifs traversaient les murs. Était-ce le bruit du vent ? Non, la nature était endormie, cette nuit-là, dans un calme profond. Des cordes de viole ou de harpe, frôlées par des mains immatérielles, pouvaient seules vibrer ainsi. Ces vibrations formaient une sorte d'air, une mélodie douloureuse et tendre, d'un accent inconnu qui pénétrait la jeune fille et la glaçait : c'était le chant d'une âme en peine, torturée d'amour. Elsa écoutait, terrifiée et fascinée, la chair hérissée sous la caresse invisible de cet amour d'outre-tombe.

Combien de temps cet état dura-t-il ? Elle n'aurait pu le dire. Un coq chanta, les sons cessèrent ; Elsa retomba endormie sur l'oreiller.

Le matin, elle croyait avoir rêvé, mais ses yeux, lorsqu'elle les ouvrit, tombèrent sur un bouquet de scabieuses et d'immortelles qui avait remplacé les violettes et les roses.

Elle se leva fort agitée. Elle avait besoin de faire des confidences, mais n'osait parler à son père ni à sa tante Margaret. L'un était trop rude, l'autre trop civilisée. D'ailleurs, il lui répugnait de conter son secret aux personnes plus âgées, qui ne comprennent pas ou ne comprennent plus les choses de l'amour. Son revenant n'était pas un revenant comme les autres. Surnaturel ou non, c'était un amoureux.

Pourquoi ne se confierait-elle pas à son petit cousin ?

Donald ne la gronderait pas, ne rirait pas ; Donald l'écouterait patiemment jusqu'au bout ; il la plaindrait... Ce serait déjà quelque chose d'en parler ensemble. C'est pourquoi, après de longues hésitations, elle s'ouvrit à son cousin, qui lui prêta une attention profonde.

« L'aventure est singulière, dit, en rêvant, le futur homme d'église. Sans doute, ce sont des hallucinations que Dieu vous envoie pour éprouver votre vertu... Ou peut-être êtes-vous possédée ? »

— Moi, possédée ! Se pourrait-il ?

— Il se pourrait... Mais, rassurez-vous, on connaît cinq manières de chasser les démons... Je vais relire ce que dit saint Jérôme sur la possession. Et, cette nuit, si vous voulez, je veillerai avec vous. »

Elsa accepta avec empressement.

A onze heures, Donald frappait à la porte de la chambre, avec un gros livre sous le bras. La jeune fille, vêtue d'un peignoir à longs plis et à grands ramages, lui ouvrit.

« Merci, dit-elle simplement. »

— J'ai ici quelques formules qui peut-être nous seront utiles. »

Ils s'assirent l'un près de l'autre, causèrent doucement dans le silence de la maison endormie. Rassurée par la présence du jeune homme et fatiguée de l'insomnie de la veille, l'enfant s'assoupit, la tête appuyée à l'épaule de Donald et tenant sa main. Dans ce demi-sommeil, des soubresauts nerveux la secouaient.

« Rien ? demandait-elle, en ouvrant brusquement les yeux. »

— Rien encore ! »

Alors elle tombait dans un nouvel assoupissement et dans de nouveaux rêves où Donald se confondait étrangement avec Charles Hazelrigg.

Il lui semblait que la paume brûlante de son cousin donnait la fièvre à sa propre main et qu'un fleuve de feu se répandait de là dans ses veines.

Il lui semblait aussi à travers ses paupières mi-closes et le rideau de ses longs cils, voir Donald penché vers elle et la regardant avec une expression toute nouvelle. Mais qui peut tracer la limite entre les chimères de l'imagination qui veille et les illusions décevantes des songes ?

Minuit sonna, puis une heure, puis deux heures. Le coq chanta

encore. Alors Donald se leva, dégagea respectueusement la jolie tête ensommeillée qui s'abandonnait sur sa poitrine.

« Nous n'entendrons rien cette nuit. Dormez bien, ma cousine. »

Et après lui avoir baisé le bout des doigts, il se retira avec son gros livre.

La nuit suivante, la musique recommença, si lamentable, si désespérée qu'Elsa en ressentait comme une pitié. Elle ne put s'empêcher d'en parler à Molly.

« C'est votre fiancé, dit celle-ci.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre... Ils ont de drôles d'idées, les défunts, entre les quatre planches de leur cercueil... J'ai oui raconter l'histoire d'une fille du pays de Galles au comté de Chester, qui était ainsi aimée d'un mort. Elle prit l'avis du ministre qui lui ordonna de jeûner pendant trois jours, celui du docteur qui la saigna deux fois, pour chasser les vapeurs. Elle consulta aussi une voyante écossaise, une religieuse papiste, une somnambule de ce quartier de Londres qu'ils appellent la *Petite France*. Rien n'y faisait. Une voisine lui dit : « Il faut le contenter, cet homme, et il vous « laissera tranquille. Sinon, son désir vous entraînera avec lui « dans la tombe. » La fille écouta le conseil. Le soir de la Toussaint, elle mit des draps blancs au lit, des rideaux neufs à la fenêtre, et une nappe propre sur la table, avec un pot de cidre, un pâté de pigeons, deux verres et deux assiettes. Au premier coup de minuit, elle tourna la tête et ferma les yeux, car on dit que les spectres sont plus craintifs que les hommes et qu'ils n'osent point passer le seuil d'une fille quand on les regarde. En se retournant, elle vit en face d'elle un bel homme qui buvait une rasade, l'air tout gaillard, sauf qu'il avait les yeux vides.

— Et alors ? fit Elsa haletante.

— Alors... je ne sais pas. Elle n'a jamais voulu rien dire. Seulement...

— Hé bien ?

— Il lui est né un garçon dans l'année.

— Il a vécu, cet enfant ?

— Certainement. Mais il était pâle, comme s'il n'avait pas eu de sang dans les veines, et il n'a jamais ri. On l'appelait *the dead man's son*, le fils du trépassé.

— L'horrible histoire ! »

Les jours d'automne succédèrent aux jours d'été. Une mélancolie se répandit sur les bois jauniss et sur la lande que balayaient les vents tièdes et orageux, venus du large. Le squire était invisible au manoir ; son frère Thomas courait tout le jour sur son bidet, d'un bout à l'autre de l'immense paroisse. Elsa pâlisait et s'étiolait, rongée d'un mal inconnu. Le mystère était entré dans sa

vie et l'envahissait tout entière. Un cercle de bistre entourait ses beaux yeux qui demandaient grâce. Elle semblait entendre des voix que nul n'entendait, frissonner à des contacts qui n'étaient point de la terre. Elle se rappelait ce que lui avait dit Molly : « le désir des morts nous entraîne avec eux dans la tombe. » Elle avait conscience de cette attraction, la subissait avec une terreur résignée, comme une force supérieure à la sienne. Gaieté, jeunesse, beauté, joie et désir de vivre, sa substance même, le principe de son être allaient se dissolvant, aspirés par l'invisible vampire qui avait soif d'elle.

Il y avait de quoi briser le cœur de la voir ainsi : elle-même, en se regardant, ne se reconnaissait plus. Plus répétés, plus pressants, plus désespérés, se faisaient chaque nuit les appels de l'amant de l'autre monde : tout paraissait avertir la jeune fille que l'heure approchait du sacrifice suprême.

Que se passa-t-il dans cette imagination affolée, dans cette raison fléchissante ? Par quel sourd travail, quelle série lente de secrètes angoisses en vint-elle à tenter l'épreuve terrible ? Ce qui est certain, c'est que, le soir de la Toussaint, Elsa se trouvait dans sa chambre, dont la porte était restée ouverte. Un double couvert était mis sur la table, le feu assoupi jetait une douce tiédeur dans l'appartement.

Mortellement pâle, le cœur battant à coups violents et sourds, Elsa suivait des yeux l'aiguille qui se mouvait sur le cadran et allait atteindre minuit. Vivrait-elle jusque-là ?

L'heure sonna. Lentes, prolongées, solennelles, les graves vibrations tremblèrent et moururent l'une après l'autre dans le vide. Un pas léger, une sorte de glissement devint perceptible à travers le noir silence du corridor extérieur. *Quelqu'un* entra.

Et elle ne s'évanouit pas ? Elle n'en mourut point ?

Non, elle ne mourut ni ne s'évanouit, parce que, dans la glace, elle avait reconnu son cousin Donald.

L'histoire peut être finie en deux mots. Donald n'avait pas plus la vocation de l'église que celle du célibat. Il épousa Elsa, alla à la guerre et n'y fut pas tué. Je ne sais si les paysans de Brownlow connurent l'explication des faits ; en tout cas, ils n'y ont pas cru. C'est pourquoi Hazelrigg-place et la maison rouge des anciens vicaires — deux amas de ruines à présent — ont toujours leur spectre. Si le hasard vous y conduit, au lieu du farouche soldat tombé en Westphalie, évoquez-y le doux fantôme de ces deux enfants qui s'aimèrent longtemps, l'un sans le dire et l'autre sans le savoir.

AUGUSTIN FILON.

(Illustrations de F. de Myrbach).





LES ROIS CHEZ EUX

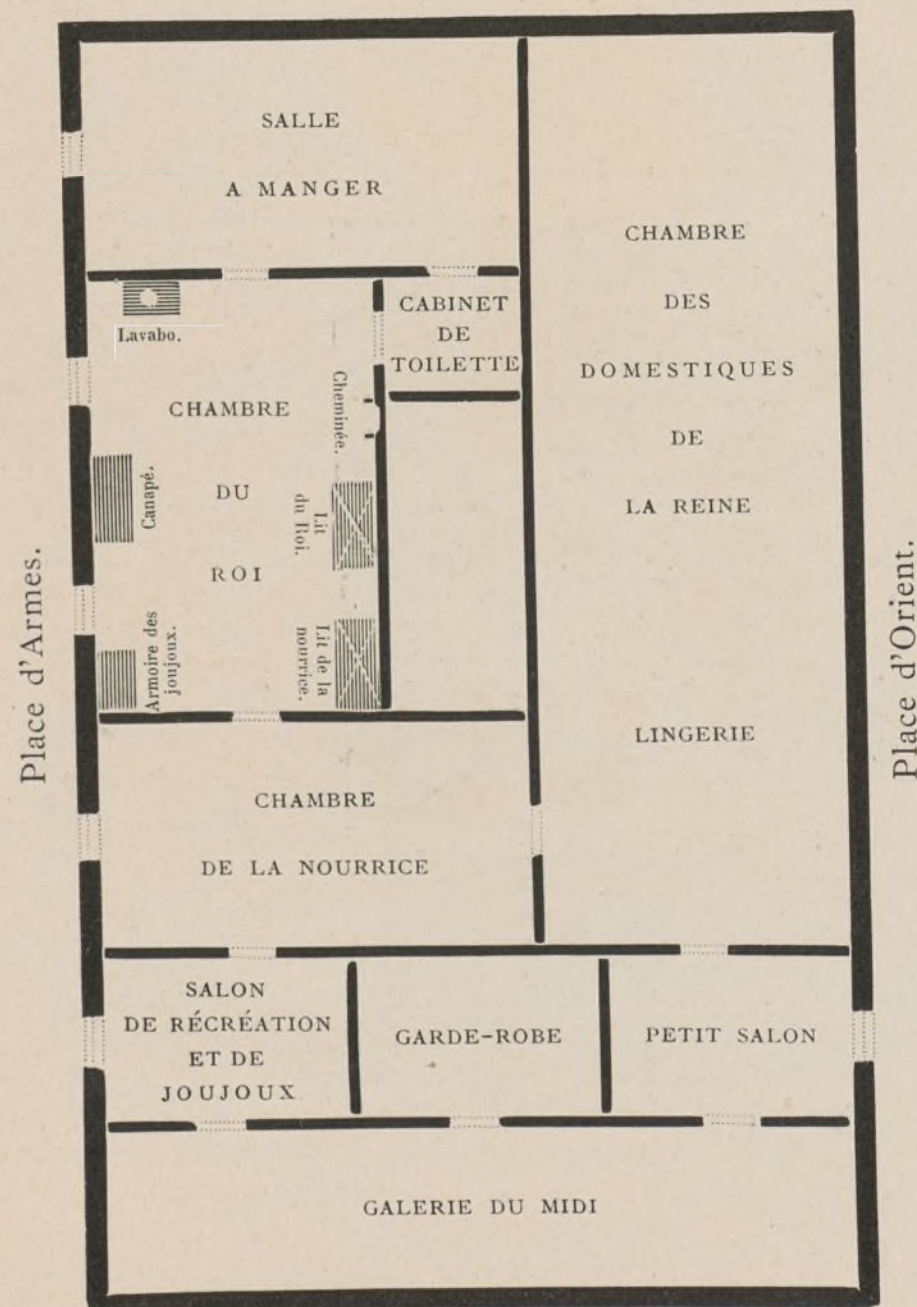
La Journée du Roi-Bébé

PAR EUSEBIO BLASCO

LE souverain le plus populaire du monde entier, n'est-ce pas le petit successeur de Charles-Quint, devant le berceau duquel se sont apaisées les discordes civiles dont souffrait l'Espagne ?

Toutes les femmes s'intéressent à l'enfant-roi. Elles aimeront à pénétrer dans l'intimité de sa vie, à savoir quels sont ses jeux et ses habitudes.

L'appartement occupé par S. M. Alphonse XIII est situé au second étage du Palais-Royal de Madrid, au-dessus de celui qu'habite la Reine-Régente, sa mère. Voici le plan de sa Maison :



Le lit du Roi est en bronze, avec rideaux et couverture bleu-ciel ; sur le canapé, placé en face, la Reine a couché sept nuits de suite, habillée, pendant la maladie.

La Reine communique avec son fils par un petit escalier en colimaçon, qui part de la chambre de la mère pour aboutir à celle de l'enfant. Le moindre bruit, une toux, un soupir au milieu du silence de la nuit, sont entendus par la Reine, qui a le sommeil très léger. On ne sait pas combien de fois elle saute de son lit, court à l'escalier et prête l'oreille avec cette inquiétude que toutes les mères connaissent bien.



La petite Majesté s'éveille à sept heures. Madame Tacon, sa gouvernante, récemment nommée comtesse de Peralta, et Raymunda, sa nourrice, qui est restée à la maison royale malgré le sevrage, s'occupent de sa toilette. Mais avant, le petit roi, à genoux sur son lit, répète mot par mot la prière que la vénérable comtesse dit au commencement de la journée : pour la mémoire de papa, le roi Alphonse XII ; pour que le bon Dieu conserve la santé à maman ; pour le bonheur de la patrie espagnole.....

Immédiatement après, au bain. La Régente a élevé son enfant à l'anglaise. Le grand *tub*, l'eau froide, la réaction qui rend vigou-

reux. Les huissiers de service entrent ensuite, très solennels, apportant le chocolat sur le plateau d'argent aux armes de la Couronne.

A neuf heures, la Reine, qui est déjà depuis longtemps levée, monte voir ce qui se passe là-haut, embrasse son fils chéri, le met

sur ses genoux, rit avec lui et oublie tout : affaires, conseil des ministres, visites à recevoir, cérémonial du jour, etc... Et pendant que le capitaine général de Madrid, gouverneur de la place, l'attend en bas, dans le grand salon, pour qu'elle lui donne le mot d'ordre de la garnison pour la journée, elle fait sauter son enfant,



lui chante des chansonnettes, s'épanche avec lui. Tout à coup elle se souvient que le général attend les deux mots que les sentinelles doivent se transmettre, et, sous l'impression de son bonheur, elle écrit sur un morceau de papier : « Alphonse-Amour », ou : « Bébé-Soleil ». Le général devine alors que la mère est heureuse.

A dix heures sonnant, la marche royale éclate sur la grande place de l'Arméria. C'est la parade !

Cette parade, au changement quotidien de la garde du Palais, qui se fait, depuis Charles III, dans la grande cour, devant le Palais même, est un événement pour les badauds et les oisifs dont la ville est pleine. On s'y rend pour entendre la musique du régiment qui joue deux ou trois morceaux pendant qu'on renouvelle tous les postes. La marche royale est le commencement et la fin. Les mamans font sauter leurs pouspons, les curés désœuvrés et les *chulos* madrilènes écoutent la musique assis sur les bordures de la muraille en fumant la cigarette. La parade comprend trois armes : l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, et le petit Roi qui raffole de toutes les choses militaires, court à sa fenêtre (celle qui se trouve entre le canapé et l'armoire aux jouets), et se réjouit de voir les soldats marquer le pas et briller au soleil les fusils ou les sabres. Gouvernante et nourrice le tiennent par derrière de peur d'une chute et lui, ivre de lumière et de bruit, bat des mains, chante et crie comme un petit fou... A cette même heure, les hommes politiques lisent gravement l'*Officiel*, où les décrets portent comme signature ces mots solennels : *Moi, le Roi*.

De dix heures et demie à midi, la Régente, qui est à la fois Reine et ménagère, a fait une foule de choses sérieuses. Elle a réglé ses comptes, distribué ses aumônes, présidé le Conseil, lu les journaux étrangers (le *Figaro* en tête) et la presse madrilène. Le petit Roi a ouvert son armoire aux joujoux et les a tous étalés sur les meubles. En a-t-il de ces joujoux ! et de chers ! Des chevaux, des tambours, des pantins mécaniques, etc... Ce sont les chevaux surtout qui font sa joie. Ils lui causent aussi bien des tourments, car il les veut chaque fois plus grands, il les veut *en chair* !

Tous les membres de la famille royale, grand'mère Isabelle, le Roi don François d'Assise, feu le duc de Montpensier, l'Infante Eulalie, ont dépensé des sommes folles en jouets pour le royal bébé. Tous les personnages princiers qui ont passé par Madrid depuis deux ans, y ont apporté aussi leur contingent : l'archiduc Rénier, le prince de Saxe, l'archiduc Eugène, le comte de Caserta, tout le monde haut placé apporte quelque chose, et l'armoire ne suffit plus aux joujoux qui en débordent. Aussi, y en a-t-il sur les tables, contre les murs, partout. Mais tout cela ne vaut pas pour lui un colonel sur son cheval blanc, défilant à la parade en tête de son régiment, au son de la musique. La parade terminée, le Roi referme sa fenêtre en répétant les accords de la marche royale, et c'est ainsi qu'il se salue lui-même, inconsciemment.

A midi on déjeune. Le Roi mange quelquefois à la table de sa mère, mais pas toujours, car il a sa maison à lui, il est le chef de l'Etat ; puis, somme toute, il est trop enfant pour assister à de grands déjeuners ou diners. Dans ce cas, son service particulier lui sert à déjeuner et à dîner à part. C'est lui, naturellement, qui préside, dans sa haute chaise enfantine ; madame Tacon se met en face, Raymunda à gauche du Roi, la dame de service à la droite

de madame Tacon, et à la droite de Sa Majesté, la comtesse Vasili, son institutrice viennoise. Le petit Roi parle trois langues, qu'il apprend toutes en même temps, mais sa langue courante est l'espagnol. Il est *niño* en espagnol, *baby* en anglais, *puby* en viennois. La Régente l'appelle toujours *puby*. C'est grâce à ce nom qu'elle arrive à le faire obéir, car Sa petite Majesté est très indépendante.

Lorsque le temps est beau, le Roi sort en voiture avec son ser-



vice, un landau, sans escorte. L'écuyer seul permet aux passants de deviner que ce bébé qui penche sa petite tête par la portière est le Roi d'Espagne. Il va à la *casa de Campo*, ou à la *Moncloa*, dans des endroits sains et couverts d'arbres, où il peut descendre de voiture, courir, s'amuser, se faire couper une branche par un valet, et se faire tailler une canne, une grande, très grande canne. Si le temps est mauvais, le Roi reste dans son appartement ou descend chez la Reine, qui daigne quelquefois lui faire la présentation de tel ou tel personnage. Il est bien entendu que toutes les personnes admises à l'audience royale demandent timidement à la Régente si elles pourront avoir le bonheur de saluer Sa Majesté.

La Reine accorde parfois cet honneur, et alors, parmi les uniformes, les culottes noires et les grandes toilettes, on voit venir, à travers les grands salons, un tout petit enfant, courant sans gêne et lançant des cris joyeux, suivi avec peine par sa vénérable gouvernante et par deux ou trois hauts fonctionnaires. Comme dans le tableau de Mantegazza, on peut remarquer que toutes les têtes se courbent sur son passage : têtes de généraux, d'évêques, de courtisans et de dames. Quant à lui, il regarde tout le monde hardiment de ses yeux vifs, pleins de malice, dans lesquels on croit parfois lire une raillerie.



Il préfère s'amuser avec ses deux sœurs, les princesses Mercédès et Marie-Thérèse, qu'il aime beaucoup. Là-haut, dans sa chambre à coucher, entouré de jouets et se roulant sur le tapis rouge qui fait ressortir sa charmante figure, le Roi-Bébé, jusqu'à l'heure du dîner, joue avec les deux adorables filles de la Régente, tantôt au Roi et à la Reine, tantôt à la soirée de gala que préside une énorme poupée. Et rien n'est plus drôle que cette fiction enfantine contrastant avec la réalité sèche et cérémonieuse. Il ne s'amuse guère, le Roi-Bébé, quand, assis sur les genoux de sa mère, au haut du trône, il lui faut présider une réception de gala ; mais ce qui fait sa joie, c'est la parodie de ses solennités même, lorsque, dans l'intimité, les princesses, ses sœurs, miment avec lui le mariage d'une poupée ou la présentation d'un polichinelle.

Ces jeux durent jusqu'à sept heures. On annonce alors que Sa Majesté est servie.

Ses repas sont soumis à l'approbation du médecin de la Cour, et le menu est fait par la Reine elle-même. On sert un dîner réellement copieux pour faire plaisir au service, mais le Roi ne mange que de deux plats, l'entremet et le dessert. Qu'il aime les choses sucrées, vous le devinez, et qu'elles lui fassent mal, l'E-

rope entière l'a appris récemment, car les bonbons du jour de l'an ont failli changer l'avenir de la dynastie.

A huit heures et demie, neuf heures au plus tard, mesdames Vasily et Tacon, aidées de Raymunda, couchent celui que la nourrice appelle familièrement l'« enfant ». La prière est renouvelée, et on attend la coutumière visite, car pour rien au monde le Roi ne s'endormirait sans que sa mère vint lui dire bonsoir et l'embrasser tendrement dans son lit. La voilà qui arrive ! On entend le frou-frou du satin sur les marches du petit escalier, on voit apparaître la petite tête souriante, la figure fine et distinguée de la Reine. « Bonsoir ! Sa Majesté dort déjà ? »

Et l'enfant tend les bras.

Il n'aime pas que maman l'appelle Majesté. Il veut être *puby*, mais ce doux nom est réservé pour les grandes occasions. Quand le Roi s'entête à ne pas obéir, qu'il enrage, qu'il est en proie à un véritable accès de colère nerveuse, la Reine dit de sa voix la plus tendre : « Voyons, *puby*, voyons, maintenant je ne t'ordonne plus, je te supplie, veux-tu faire ce que je dis ? »

Et ce que le roi ne voulait pas, *puby* l'accorde.

La Reine reste à côté de lui jusqu'à ce qu'il soit endormi. Elle prie toujours les dames de « faire bien attention », recommandation aussi naturelle qu'inutile. Et tandis que la Régente descend l'escalier, lentement, les *monteros* arrivent. Cette institution, unique en Europe, est très vieille chez nous. Les *monteros de Espinosa* n'ont, à la Cour d'Espagne, d'autre mission que de veiller sur le sommeil du Roi. Ils doivent tous être nés à Espinosa, dans la Castille. L'emploi est héréditaire, et chaque fois que la femme d'un de ces serviteurs est dans un état intéressant, elle s'en va accoucher à Espinosa, de façon à ce que la fonction reste dans la famille. Deux *monteros* s'installent dans la chambre contiguë à celle où le Roi couche ; ils veillent jusqu'au moment où le roi ouvre les yeux, et si pendant la nuit quelque chose arrive dans le dortoir royal, ils donnent l'alarme et appellent tout le monde.

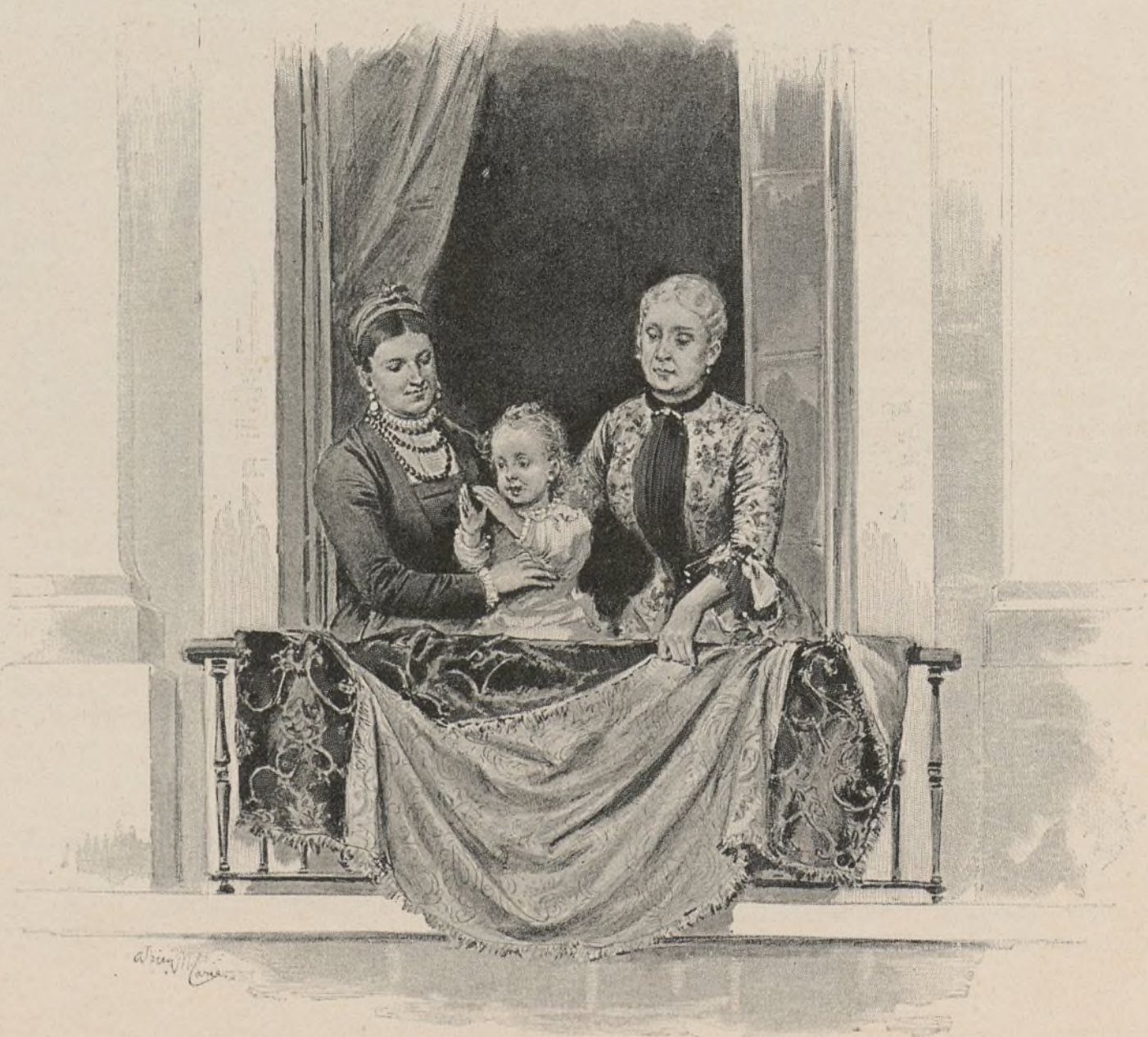
Le Roi couché, la Reine est tranquille. Elle viendra encore, sur la pointe des pieds, avant de se mettre au lit, voir si l'enfant a le sommeil calme, et les *monteros*, par un signe, silencieusement, lui diront que ce Roi de trois ans a fait sa journée et qu'il dort le sommeil des anges.

Sur sa table on voit encore un dernier joujou et les pièces de monnaie qui lui sont restées dans les mains après qu'il a donné, à la promenade, une piécette au mendiant, une autre monnaie blanche à la petite boîteuse, qui guette à la place d'Orient la sortie de la voiture. La veilleuse éclaire doucement l'image de la sainte Vierge portant l'enfant Jésus et regardant le lit royal. A l'étage inférieur, la royale mère fait sa dernière prière en écoutant dans le silence de la nuit la respiration tranquille de cet enfant qui a uni tous les partis, calmé toutes les haines, refait la patrie.

Les passants attardés, sortant du théâtre ou du cercle, se disent, en voyant de loin ces hautes fenêtres du palais que la lune éclaire : « Si le temps pouvait être arrêté ! Si cet état de choses pouvait durer cent ans !... »

EUSEBIO BLASCO.

(Illustrations de Toussaint et d'Adrien Marie.)





A la Sainte-Luce

Comédie en un acte

par

Quatrelles

ARAMINTE, marquise de Rocamador.
JOLINOTTE, valet de l'abbé Poupin (travesti).
MARTON, suivante d'Araminte.

SOUS LA RÉGENCE

Salon chez la Marquise de Rocamador.

SCÈNE I

JOLINOTTE, MARTON

MARTON. — Va-t-en ! — Va-t-en ! — Va-t-en !
JOLINOTTE. — J'arrive à peine.
MARTON. — Je t'avais défendu de venir.
JOLINOTTE. — Je mourais de ne pas te voir.
MARTON. — Si l'on prenait le deuil chaque fois que tu meurs d'amour, méchant garnement, le crêpe vaudrait ici vingt livres l'aune.
JOLINOTTE. — Ingrate ! Voilà trois mois que je t'aime... et j'ai vingt ans.
MARTON. — Trois mois ! La belle affaire !
JOLINOTTE. — A vingt ans, cela compte autant que six mois à quarante... qu'une année à quatre-vingts.
MARTON. — Chansons, tout cela !
JOLINOTTE. — Tiens ! tu me rappelles que j'en ai composé une à ton intention. Je vais te la chanter.
MARTON. — Il ne manquerait plus que cela !
JOLINOTTE. — Que cela ? *(Il l'enlace.)* Tu fais, à tort, fi de bien des choses, si ma chanson est tout ce qui te fait défaut.
MARTON. — Va-t-en. Ce qui me manque ne te regarde pas. Si ma maîtresse te trouvait ici, elle te ferait jeter dehors, tu sais ? Après quoi, elle me mettrait à la porte ; ce dont je n'ai nulle envie.
JOLINOTTE. — Tu lui auras parlé froidement de nos projets.
MARTON. — Ah ! Dieu !... froidement ! Au contraire, et j'ai eu tort. Elle m'a coupé la parole dès les premières syllabes : « Te marier, Marton ! Ah ! l'ingrate. Tu n'as donc pour moi aucune affection ? » Et comme je lui répondais que je ne la quitterais jamais, et cœtera, et cœtera, elle a repris : « Te voilà bien enflammée. Alors tu veux que moi, dont l'époux combat les Turcs, et qui vis en veuve convaincue, j'aie constamment sous les yeux le spectacle de votre tendresse ? Songe donc à ce supplice,

Marton. Un crépitement incessant de baisers, vos airs alangouris, mille caresses surprises me tiendraient sans cesse en émoi. Non, non ; je ne veux pas tolérer chez moi vos épices et vos succulentes amours, pendant mes jeûnes et mon carême.

JOLINOTTE. — Elle n'est pas égoïste à demi, ta maîtresse. Ah ! si je pouvais lui parler.

MARTON. — Tu en serais pour ton babil.

JOLINOTTE. — Sait-elle au moins qui tu aimes ?

MARTON. — Elle ne sait rien de toi. Va-t-en, vaurien. Voyez cet édifiant musée. Croirait-on que c'est là le valet d'un saint homme ?

JOLINOTTE. — L'abbé Poupin est un saint, en effet.

MARTON. — S'il fait des miracles, pourquoi n'intercède-t-il pas pour nous auprès de ma maîtresse ?

JOLINOTTE. — Il rêve pour moi une place sur le calendrier. Ce n'est pas en suivant tes classes, pervertie, que je prendrai rang parmi les vierges et les martyrs.

MARTON, distraite depuis un instant, s'est peu à peu rapprochée de la porte de gauche. — Tais-toi... Écoute.

JOLINOTTE. — Quoi donc ?

MARTON. — N'as-tu pas entendu un cri ?

JOLINOTTE. — Non, vraiment ! A portée de tes lèvres, je n'entends plus rien.

MARTON. — Laisse ma main. J'entends des sanglots dans la pièce voisine. C'est la chambre de ma maîtresse. *(On carillonne.)* Elle m'appelle. Sauve-toi !

JOLINOTTE. — Jure que je te reverrai bientôt.

MARTON. — Oui, oui, mais va-t-en.

JOLINOTTE. — Je t'attendrai dans la ruelle.

MARTON. — Tout ce que tu voudras. *(Il l'embrasse et sort. Marton referme précipitamment la porte du fond et court vers la chambre d'Araminte.)* Seigneur Dieu ! qu'est-il arrivé ?

SCÈNE II

ARAMINTE, MARTON

(Marton ouvre la porte de gauche. Araminte est sur le seuil, pâle et épouvantée.)

ARAMINTE, d'une voix mourante. — Au secours ! Soutiens-moi, Marton. Je serai morte dans une heure.

MARTON. — Jésus-Marie ! Que s'est-il passé ?

ARAMINTE. — Ne m'approche pas. Tu courrais les plus grands dangers.

MARTON. — Quels dangers ?

ARAMINTE (*Elle tombe accablée sur le tête-à-tête.*) — Ah ! Marton ! Quelle effroyable pensée ! Se sentir bien en vie, bien portante... car je me porte à ravir ; avoir vingt-trois ans... à six mois près ; se savoir belle... Ah ! Dieu ! on me le répète assez pour que je m'en doute ; avoir tout pour être heureuse... car j'ai tout... à peu de choses près, pour être heureuse, Marton, et se dire que l'on n'a plus qu'une heure à vivre.

MARTON. — Vous êtes empoisonnée ?

ARAMINTE. — Plût à Dieu que je le fusse ! Il existe des contre-poisons. Apprends que mon mal est sans remède et que les plus effroyables tortures me sont réservées.

MARTON. — Est-ce Dieu possible ?

ARAMINTE. — Cours, et choisis dans ma garde-robe des ajustements de deuil. Je ne veux pas mourir vêtue de rose comme me voilà.

MARTON. — Si j'allais d'abord querir des remèdes ?

ARAMINTE. — Tu veux t'éloigner ? Je te fais peur. Ne t'en défends pas ; c'est tout naturel.

MARTON. — Mais non, Madame, j'allais, pour vous obéir, chercher la robe agrémentée de chenille et de jais, ornée d'engagements à la Dubarry, que vous avez revêtue le jour de l'enterrement de la feue reine.

ARAMINTE. — Ne m'en parle pas, je l'ai en horreur. Je te la donne. Tu la porteras en suivant mon convoi. Ah ! Marton, on vit insouciant et désœuvré au temps heureux, et, lorsque la mort arrive, on n'est pas préparée. Tu le vois, je n'ai rien de convenable à mettre.

MARTON. — Je puis encore...

ARAMINTE. — Reste. Que veux-tu ? Je mourrai en rose.

MARTON. — Ce sont vos cauchemars de la nuit dernière qui recommencent.



ARAMINTE. — Ne me rappelle pas cela, pour l'amour de Dieu ! (*Elle se regarde dans le miroir posé sur le guéridon.*) Vois. Mes cheveux ont tous blanchi.

MARTON. — Madame la marquise oublie qu'elle est poudrée.

ARAMINTE. — C'est vrai. Tant mieux. Cette scène d'hier ne me sort pas de la tête. Quel air effrayant avait ce chien lorsqu'il a passé dans le parc, à deux pas de moi.

MARTON. — Sous votre balcon. Le vétérinaire qui a abattu la pauvre bête, pour plaire à Madame...

ARAMINTE. — Pour « me plaire » ? Tu as vraiment une façon de parler irritante, ce matin. En quoi cela pouvait-il « me plaire » qu'on abattit ce chien ? Si j'ai ordonné qu'on le tuât, c'est par prudence... et à mon corps défendant. Allons, bon ! je m'empporte, je m'exalte !... Si c'étaient les premiers symptômes ? Déjà !

MARTON. — Le vétérinaire assure qu'il n'était pas enragé.

ARAMINTE. — Il l'était, Marton. N'en doute pas. J'ai rêvé trois fois qu'il se jetait sur moi.

MARTON. — On n'est pas perdu sans ressources pour avoir été mordu... en rêve. Si l'on subissait au réveil les conséquences de ce que l'on a rêvé, la vie ne serait pas tenable.

ARAMINTE. — Et si j'avais été mordue en réalité ?

MARTON. — Miséricorde !... (*Après réflexion.*) Ce n'est pas possible ; vous étiez au premier étage quand la bête a passé.

ARAMINTE. — Écoute ce qui vient de m'arriver. J'étais étendue sur ma chaise longue, au sortir du bain, là où tu m'as laissée après m'avoir accommodée. Je lisais, à demi assoupie, un pieux ouvrage qui traite des toilettes. J'allais fermer les yeux ; déjà j'avais lâché le livre, lorsque je ressentis une douleur au poignet gauche ; quelque chose comme un frôlement d'épingle. Là, tu vois ?

MARTON. — La place est rouge, en effet.

ARAMINTE. — Sans autrement changer d'attitude, je levai légèrement la tête et j'aperçus...

MARTON. — Un serpent !

ARAMINTE. — Pire que cela. Fais-moi respirer un flacon.

MARTON. — Vous aperçûtes ?

ARAMINTE. — Un monstre, Marton, un monstre effroyable, assez semblable à une sauterelle... Noir...

MARTON. — Velu ?

ARAMINTE. — Non : couvert d'écailles luisantes, qui, cramponné à ma chair, buvait mon sang. Il était gros...

MARTON. — Comme un rat ?

ARAMINTE. — Comme une tête d'épingle.

MARTON. — Mais, alors, c'était... (*Elle rit aux éclats en faisant le simulacre de saisir une puce.*)

ARAMINTE. — Ne ris pas, malheureuse ! Attends la suite. Il eut mieux valu que ce fût un vampire.

MARTON. — Ah ! non ! par exemple !

ARAMINTE. — J'allais m'évanouir lorsque la pensée me vint d'appuyer mon mouchoir bien tamponné sur la bête, et de tremper à la fois bras et linon dans ma baignoire. Ce que je fis.

MARTON. — Bravo !

ARAMINTE. — J'eus un moment de béatitude lorsque je vis le monstre se débattre à la surface de l'eau. Pour mieux suivre son agonie, je le fis entrer comme cela... par-dessous... tu vois?... dans un verre, et je bénissais, en le regardant souffrir, la Providence, lorsqu'une pensée me traversa l'esprit qui me glaça subitement des pieds à la tête.

MARTON. — Une pensée ? Quelle pensée ?

ARAMINTE. — D'où pouvait venir cette affreuse bête ? C'est la première qui me touche, tu penses !

MARTON. — Il n'y a jamais eu dans la maison ni chat, ni chien.

ARAMINTE. — Si ce n'est hier... celui qu'on a abattu.

MARTON. — Eh bien ?

ARAMINTE. — Comment, « eh bien ? » S'il était enragé, si le monstre m'a mordu après l'avoir piqué, il n'y a aucun doute... je suis enragée. Marton, va me chercher un confesseur...

MARTON. — Vous n'en n'êtes pas là.

ARAMINTE. — Et un notaire...

MARTON. — Cela n'a pas de bon sens ; vous vous effrayez à tort.

ARAMINTE. — Et un médecin.

MARTON. — Si vous vouliez m'écouter...

ARAMINTE. — Tu feras monter La Brie à cheval et tu l'enverras, bride abattue, prévenir ma famille de cet affreux événement.

MARTON. — Je vous jure que vous n'avez jamais été plus fraîche. Vous êtes jolie à croquer.

ARAMINTE. — Personne n'aurait le courage de me croquer, Marton ! On risquerait sa vie à ce jeu. Va, ne perds pas une minute, si tu veux me revoir.

MARTON. — Je cours. (*A part et s'éloignant.*) Voyons un peu le parti que je puis tirer de tout ceci.

SCÈNE III

ARAMINTE, seule.

Reviendra-t-elle à temps ? L'abbé Poupin aura-t-il le courage de la suivre ? Il viendra ; c'est un saint homme. Dieu !... si j'allais me jeter sur lui ! Voilà une horrible pensée. L'abbé est aussi peu appétissant qu'il est vertueux.

J'aurais dû envoyer Marton chez le docteur tout d'abord.

Ma famille, elle, arrivera au grand galop. De gré ou de force, elle amènera le notaire... et elle s'en repentira, car j'entends laisser tout mon bien aux hospices. Je consulterai là-dessus le tabellion... Ou aux marchandes de mode sans ouvrage. Marton

me dira ce qu'elle en pense. J'espère, par là, racheter mes péchés oubliés. J'ai à songer à tant de choses!

Elle a raison, Marton, je suis vraiment jolie. C'est comme un fait exprès, je ne l'ai jamais été autant qu'aujourd'hui. Que d'heures j'aurais pu faire encore!

Dorante, Valère et Lisimon porteront très certainement mon deuil. Ils me doivent bien cela. C'est à Valère que le noir ira le mieux. Que cela m'amuserait de voir comment ils recevront la grande nouvelle. En mourra-t-il un de douleur, seulement? Je n'ose l'espérer. Nous traversons une bien triste époque! Achevons de m'ajuster. Je n'entends pas laisser de moi un trop mauvais souvenir. Cette mouche assassine sous l'œil droit fera bien. Cette autre, sur le cou, met la pensée en bon chemin.

Ah! mon Dieu! j'y pense: j'ai un tas de lettres à brûler. Il est inutile que l'on apprenne... Où les ai-je mises? Marton doit le savoir. Marton!... Marton!... Elle ne revient pas, la méchante fille. Elle me laissera trépasser sans secours. Tout le monde m'abandonne. Je suis un objet d'horreur. Mon Dieu! que je suis malheureuse! Du calme, voyons!... du calme.

Peut-être serait-il convenable que j'écrivisse à mon mari. Pauvre garçon! Qu'en ont fait les Turcs? Dieu sait que je n'ai rien négligé pour l'aimer. S'il ne louchait pas, il ne serait pas plus mal qu'un autre. Hélas! on ne peut pas aimer éternellement son mari de profil... et, de face!... N'empoisonnons pas mes derniers moments. Je dois avant tout écrire à Valère. Il devait dîner ici demain. Quelle opinion aurait-il de moi si, à l'heure de passer à table, on venait lui dire: « Madame prie Monsieur le chevalier de l'excuser si elle le fait attendre. Elle est morte depuis hier et lui fait bien ses compliments! » (Elle cherche du papier à lettre dans le chiffonnier.) Vous allez voir que je n'ai pas de papier de deuil. Marton me laisse manquer de tout. (Elle fouille dans tous les tiroirs et en retire un médaillon.) Un médaillon!... Quel est ce portrait? J'ai vu cette figure-là quelque part. (Elle reconnaît le portrait et baisse les yeux.) Oh!... Pardon, mon ami. (Elle baise le bijou.) Qui va là? Ah! c'est toi, Marton?

SCÈNE IV

ARAMINTE, MARTON.

MARTON. — Madame, nous jouons de malheur.

ARAMINTE. — L'abbé?

MARTON. — Est cloué dans son lit par la goutte.

ARAMINTE. — Ah! mon Dieu!... Et le docteur?

MARTON. — Il accouche sa femme et vous prie de l'excuser.

ARAMINTE. — C'est un fait exprès. Le notaire, du moins, va venir?

MARTON. — Il le voudrait. Depuis hier, il est en prison.

ARAMINTE. — En prison!... le notaire?

MARTON. — Il espère en sortir dans huit jours. Sa première visite sera pour vous.

ARAMINTE. — Bien obligée! Tu lui défendras ma porte. Et ma famille?

MARTON. — Votre grand'tante est devenue livide en apprenant votre disgrâce.

ARAMINTE. — Elle m'aime bien, celle-là!

MARTON. — Elle a dit: « Courons au plus pressé », et elle s'en est allée commander son deuil.

ARAMINTE. — Ah! les lâches! Tout le monde m'abandonne.

MARTON. — Non, Madame. Il y a un abbé dans l'antichambre.

ARAMINTE. — Un abbé?

MARTON. — Un tout petit, petit abbé, gentil à croquer. Il assure qu'il pourvoiera à tout.

ARAMINTE. — Tu te moques, Marton, c'est mal.

MARTON. — Non point, Madame. Celui que je vous amène est le valet...

ARAMINTE. — Le valet?...

MARTON. — Où ai-je la tête?... J'ai voulu dire: le filleul de l'abbé Poupin. Dès qu'il a su votre embarras, il s'est offert à m'accompagner.

ARAMINTE. — Tu lui as bien dit, n'est-ce pas, à quels dangers il s'exposait?

MARTON. — Ils ont paru l'exciter davantage.

ARAMINTE. — C'est un grand cœur.

MARTON. — Et un grand esprit. Il m'a édifié plus que je ne puis dire. Heureusement qu'il n'y a pas loin du presbytère au château. Un mot de plus, il faisait de moi tout ce qu'il eût voulu.

ARAMINTE. — Eh bien, Marton!

MARTON. — Madame me comprend mal.

ARAMINTE. — A la bonne heure. Tu introduiras ici le filleul de l'abbé Poupin. Je vais me recueillir un instant. Je ne sais plus trop où j'en suis.

SCÈNE V

MARTON, JOLINOTTE (costume d'abbé galant).

MARTON. — Il n'y a personne. Entre.

JOLINOTTE. — Je n'ose pas.

MARTON. — Tu es plus hardi d'ordinaire.

JOLINOTTE. — D'ordinaire... d'ordinaire... je n'ai pas peur d'être ridicule.

MARTON. — C'est trop de coquetterie, à la fin. Les habits de ton maître te vont comme un gant. On les croirait faits pour toi. Tu n'es que trop charmant, bandit!

JOLINOTTE. — Je me suis habillé si vite. Assure-toi qu'il ne me manque rien.

MARTON. — Voyons. Une rose à la boutonnière... (Elle en prend une à son corsage.) La voilà. Un baiser sur le front... Le



voici. N'oublie rien de ce que je t'ai dit. Attends. Je vois une boucle qui n'est pas mise. (Elle s'agenouille et ajuste la boucle de la jarretière.) Dis-moi que tu m'aimes.

JOLINOTTE. — Je t'aime.

MARTON. — Que tu m'adores.

JOLINOTTE. — Je t'adore.

MARTON. — A en mourir.

JOLINOTTE. — A en mourir. (La porte de la chambre de la marquise s'ouvre lentement. Joliette l'a vu. Bas à Marton encore agenouillée.) Prends garde. On vient. (Haut et changeant de ton.) Relevez-vous, mon enfant. Si l'envie de pécher vous reprenait, pensez à moi... et à tout ce que je viens de vous dire.

MARTON (à part). — A la bonne heure. Me voilà rassurée.

SCÈNE VI

ARAMINTE, MARTON, JOLINOTTE

(Échange de saluts cérémonieux.)

ARAMINTE. — Marton vous a dit, monsieur l'abbé, le malheur qui m'attend?

JOLINOTTE. — Oui, madame la marquise.

ARAMINTE. — Et les dangers que l'on court à m'approcher.

JOLINOTTE. — Je les comprends en vous voyant. (A part.) On en perdrait la tête.

ARAMINTE. — Vous êtes un héros.

JOLINOTTE. — Vous exagérez. (A Marton.) Allez, mon enfant, veillez à ce que personne ne nous dérange.

MARTON, en s'inclinant avec respect. — Aurais-je eu tort d'amener ce fripon? (Elle passe du côté de sa maîtresse.)

ARAMINTE. — Tu avais raison. Il est gentil comme un page. (A part.) En voilà du bien perdu!

(Marton sort.)

SCÈNE VII

ARAMINTE, JOLINOTTE

ARAMINTE. — Si j'en crois ma suivante, vous êtes le filleul de l'abbé Poupin?

JOLINOTTE. — Pour vous servir, madame la marquise.

ARAMINTE. — On vous nomme?

JOLINOTTE. — Joliette, comme mon père. On m'a donné, en outre, les noms de Jean, Maxime, Honoré, pour plaire aux saints et me distinguer de ma sœur qui se nomme Ursule.

ARAMINTE. — Comme cela, il n'y a plus moyen de s'y tromper. Marton vous a dit?...

JOLINOTTE. — Tout.

ARAMINTE. — Tout? Qu'entendez-vous par là?

JOLINOTTE. — Tout ce qui a rapport au terrible événement qui me vaut d'être ici.

ARAMINTE. — A la bonne heure. Ah! monsieur l'abbé! qu'il est cruel de quitter la terre au commencement du carnaval, à vingt-trois ans, alors que le printemps parfume en hâte les violettes et les lilas ébauchés, que les vieux murs se parent de giroflées, que les hirondelles se mettent en route, que l'on a reçu, le matin même, de Paris, des caisses... grandes comme ça! remplies d'atours que l'on n'a pas eu le temps d'essayer.

JOLINOTTE. — Alors, surtout, que l'on a des yeux de velours bleu, des lèvres pleines de troublantes espérances, des pieds invraisemblables... (*Araminte le regardant, surprise, Jolinotte change de ton.*) Alors que l'on n'a pu donner encore, aux pratiques de la vertu, que trop peu d'instant pour s'assurer, dans le séjour des bienheureux, une place de choix; oui, ma fille, cela est affreux.

ARAMINTE. — Allons! puisqu'il le faut absolument, préparons-nous. Par quoi allons-nous commencer?

JOLINOTTE. — Demandez un en-cas, je vous en prie.

ARAMINTE. — Vous le permettez? Un doigt de Chypre et des biscuits.

JOLINOTTE se lève pour donner des ordres. — Permettez.

ARAMINTE. — Laissez-moi faire.

(*Elle ouvre la porte du fond et trouve Marton l'oreille sur la serrure.*)

SCÈNE VIII

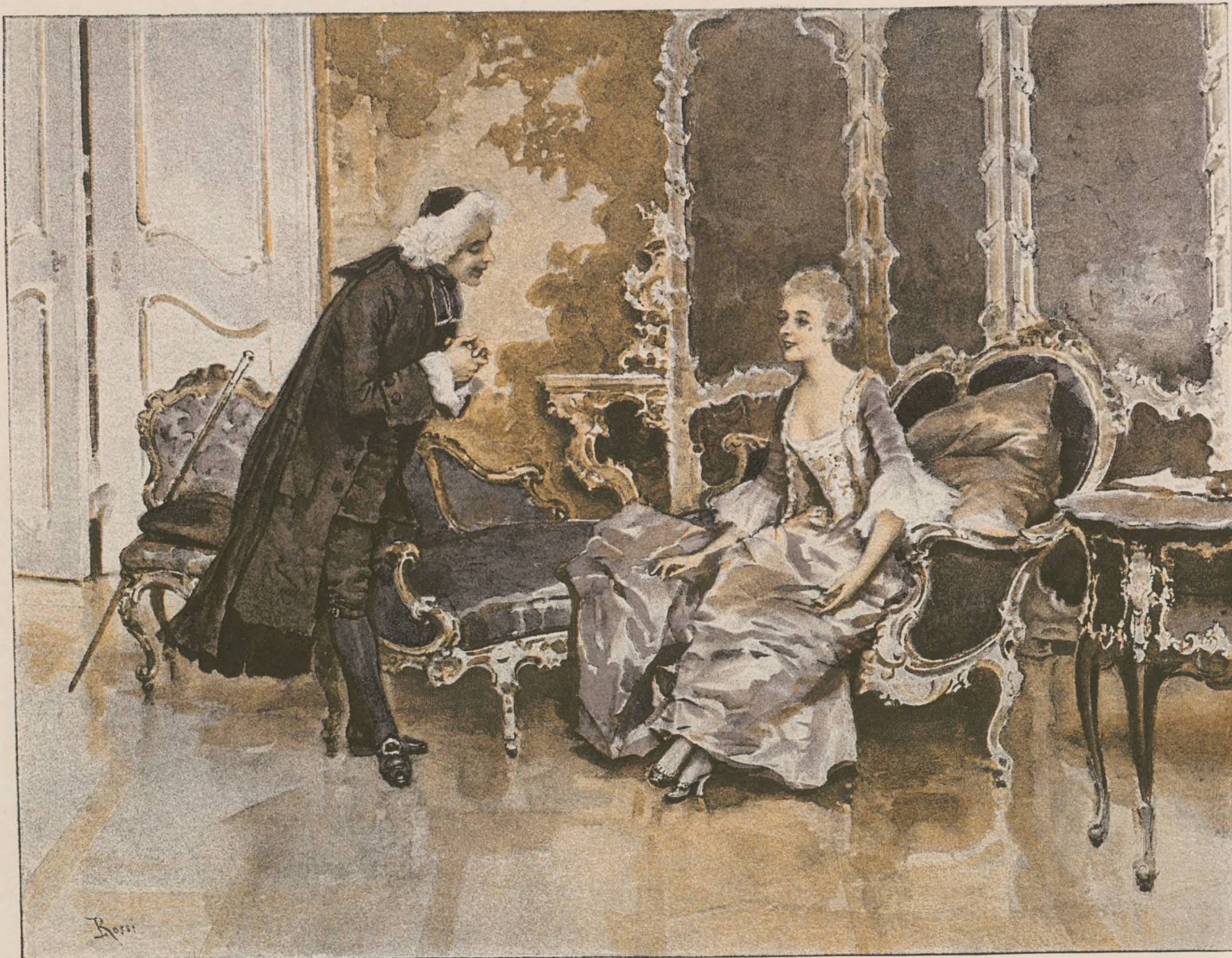
ARAMINTE, JOLINOTTE, MARTON

ARAMINTE. — Que faites-vous là?

MARTON. — Le guet, madame la marquise. Vous me l'avez recommandé.

ARAMINTE. — Vous confondez les deux côtés de cette porte et prenez le dedans pour le dehors. Ce n'est pas moi qu'il faut surveiller.

MARTON. — Madame a tort de se fâcher; on n'entend rien.



JOLINOTTE. — Le plus important me paraît être de vous réconcilier avec votre conscience.

ARAMINTE. — J'en ai grand besoin, en effet. Seulement...

JOLINOTTE. — Seulement?...

ARAMINTE. — Je ne sais comment vous dire cela.

JOLINOTTE. — Je puis... je dois tout entendre.

ARAMINTE. — Vous ne m'inspirez pas du tout, mais là, du tout, du tout, les sentiments que je devrais éprouver.

JOLINOTTE. — Expliquez-vous mieux.

ARAMINTE. — Ce que j'ai à vous dire est on ne peut plus délicat, et... Vous ne vous fâchez pas?

JOLINOTTE. — Jamais je ne me fâche.

ARAMINTE. — Vous êtes bien heureux! Vous êtes si jeune, si... gentil, si souriant, si pimpant, si mignon...

JOLINOTTE. — Allez, allez, cela ne me fâche pas.

ARAMINTE. — Que j'oublie ce que je devrais me rappeler et me rappelle ce que je devrais oublier. C'est bien mal ce que je vous dis là, n'est-ce pas?

JOLINOTTE. — J'aime mieux vous voir franche comme vous l'êtes, que dissimulée.

ARAMINTE. — Et puis... Cela tient sans doute à ce que j'ai refusé toute nourriture depuis hier, je me sens un peu faible, un peu étourdie.

ARAMINTE (*à Jolinotte*). — Vous voyez comme je suis servie. C'est un acompte sur le purgatoire.

JOLINOTTE. — Ne m'en parlez pas. Il faut vaincre bien des répugnances pour employer ces sortes de gens-là.

MARTON (*à part*). — Je te revaudrai ça, pendart!

ARAMINTE. — Apportez-nous du vin de Chypre et des biscuits. (*Marton sort.*) Il nous faudra baisser la voix. C'est bien assez de deux oreilles pour recueillir ce que j'ai à confesser. (*Marton rentre avec un plateau qu'elle pose sur la table de droite.*) Posez ça là.

MARTON (*bas, à sa maîtresse*). — Eh bien? comment le trouve madame la marquise?

ARAMINTE (*bas*). — C'est une perfection, Marton. Si je vis, j'en ferai mon chapelain.

MARTON (*bas*). — Quelle idée! Vous n'avez pas de chapelle.

ARAMINTE (*bas*). — J'en ferai bâtir une, voilà tout... Je la placerai sous l'invocation de... L'abbé, quel bienheureux, quelle bienheureuse honore-t-on aujourd'hui?

JOLINOTTE. — Sainte Luce, Madame la marquise.

ARAMINTE. — Cela tombe à merveille. Tu te rappelles le dicton, Marton?

MARTON. — « A la sainte Luce

« Les jours croissent... »

ARAMINTE. — « Du saut d'une... » Va.



A LA SAINTE-LUCE

« ...Cela va me porter à la tête! »

SCÈNE IX

ARAMINTE, JOLINOTTE.

ARAMINTE. — Excusez-moi. J'avais quelques ordres urgents à donner à cette fille. Maintenant, je suis tout à vous. *(Elle se verse un verre de Chypre et prend un biscuit, après en avoir offert autant à Jolinotte qui les a refusés.)* Qu'est-ce que nous disions donc ?

JOLINOTTE. — Vous alliez me confesser vos péchés.

ARAMINTE. — C'est cela. J'y suis maintenant. *(Montrant son verre et son biscuit.)* Je puis continuer ?

JOLINOTTE. — Assurément.

ARAMINTE. — Voyons... que je me rappelle mes fautes. J'ai envie de commencer par les plus grosses. Une fois celles-là dites, le reste ira tout seul.

JOLINOTTE. — Comme vous voudrez.

ARAMINTE. — C'est singulier, je ne me rappelle rien. C'est l'émotion sans doute qui me paralyse... Et, cependant, je suis bien certaine d'avoir quelque chose à dire. Je mourais de faim.

JOLINOTTE. — Prenez un second verre de ce vin réjouissant. Il vous donnera du courage et vous déliera la langue.

ARAMINTE. — Vous croyez ? Versez, alors.

JOLINOTTE. — A votre salut.

ARAMINTE. — Au vôtre. Ah !... cela va mieux. *(Jolinotte lui verse un troisième verre de Chypre et le pose auprès d'elle.)* On est indignement sur cette chaise, par exemple. Je vais m'asseoir de l'autre côté. *(Elle prend place sur le tête-à-tête. Jolinotte la suit et pose le verre sur le guéridon, à portée de la main de sa pénitente.)*

JOLINOTTE. — Préférez-vous que je vous interroge ?

ARAMINTE. — Assurément. Voilà qui va me mettre tout à fait à mon aise. Placez-vous là, près de moi, et parlez-moi bas, je vous en prie. Je me défie de Marton.

JOLINOTTE. — Soit. Et maintenant, mon enfant... Pourquoi riez-vous ?

ARAMINTE. — Si vous m'appellez : « mon enfant », je rirai tout le temps.

JOLINOTTE. — Ma fille, alors ?

ARAMINTE. — Ce sera pire encore.

JOLINOTTE. — Enfant, fille ou marquise, écoutez-moi bien attentivement... et soyez sincère.

(Pendant cette scène, Jolinotte, le bras étendu sur le dossier du tête-à-tête, pose à Araminte des questions que le public n'entend pas.)

JOLINOTTE. — ?

ARAMINTE *(indignée)*. — Jamais de la vie ! En voilà une idée. Qui vous a fait croire ?

JOLINOTTE. — Vous auriez pu faire comme les autres.

ARAMINTE. — Je vous assure que non.

JOLINOTTE. — Je n'insiste pas. *(Même jeu.)* ?

ARAMINTE *(souriant)*. — Oh ! ça... tout le monde a plus ou moins à se le reprocher.

JOLINOTTE. — ?

ARAMINTE. — Quel âge j'avais ? Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

JOLINOTTE. — !

ARAMINTE. — L'abbé, l'abbé, vous n'êtes pas sérieux. J'étais mariée depuis deux ans.

JOLINOTTE. — ?

ARAMINTE *(surprise)*. — Comment ! C'est un péché ? Ma parole d'honneur, je ne m'en doutais pas.

JOLINOTTE. — ?

ARAMINTE. — Voilà que vous me faites des compliments, à présent. Décidément, vous êtes un drôle de petit abbé. Vous finirez par m'intimider, vous savez ?

JOLINOTTE *se rapproche d'Araminte et lui présente le verre qu'il a posé sur le guéridon, au début de la scène.* — Buvez.

ARAMINTE. — Oh ! non... Cela va me porter à la tête. Je suis déjà toute rouge ; je le sens.

JOLINOTTE. — Je réponds de tout. *(Après qu'Araminte a vidé son verre.)* Continuons. *(Même jeu que précédemment.)* ?

ARAMINTE *(les yeux baissés)*. — Oui, et j'en suis encore toute pénétrée. Il y a plus d'un an de cela, pourtant. *(Pendant le commencement du récit qui suit, Jolinotte n'existe plus pour Araminte.)* C'était au mois de juin, par un beau clair de lune. Dieu n'en a plus fait d'aussi beau. Aussi, j'y songe souvent. Il eût été bien doux de courir la campagne au bras d'un être aimé. Je me le disais, du moins, en longeant la rivière, au bras de mon époux. A notre droite, les grands bois sombres, pleins de menaces pour les indifférents, pleins de promesses pour les amis accouplés, semblaient me prendre en pitié. Tony...

JOLINOTTE. — Qui est-ce, Tony ?...

ARAMINTE. — Mon mari. Tony qui ne pouvait faire qu'une chose pour me complaire : se taire, et marcher doucement, toujours à l'ombre, Tony me parlait de choses banales, à pleine voix, en plein rayon, en pressant le pas. Je l'entendais mais ne l'écoutais pas. Je vis, émergeant d'un massif de clématites, une branche toute saupoudrée de vers luisants que la brise balançait au-dessus de l'eau. Elle me fit envie, vous comprenez.

JOLINOTTE. — Ah ! Dieu ! Je crois bien. Votre mari s'est élançé, l'a cueillie et vous l'a rapportée. Après ?

ARAMINTE. — Comme vous y allez ! Tony m'a dit de presser le pas : « Laissez ces sales bêtes où elles sont. Ce ne sont que des vers, vous savez ? »

JOLINOTTE. — Pauvre homme ! Il n'était pas de force à comprendre, je le vois, qu'un ver, paré de lumière, devient luciole ; qu'un époux pénétré de tendresse et de bonté peut devenir amant. *(Il lui prend la main.)* Continuez.

ARAMINTE. — Je quittai son bras sans rien répondre, et courus vers le massif. La branche se balançait, toute pointillée de lumière, et, dans l'eau, son reflet faisait concurrence aux étoiles. Je me penchai, je la saisis... et fis un faux pas. Je n'eus que le temps de m'accrocher aux branches, et je glissai dans la rivière.

JOLINOTTE *(lui prenant la taille)*. — Pauvre chère femme ! j'en ai le frisson. Alors ?

ARAMINTE. — Alors ? Alors mon mari me dit : « Je vous avais prévenue que vous alliez faire une sottise ; mais vous ne m'écoutez jamais. Attendez-moi. Je vais chercher du secours. »

JOLINOTTE. — Et il s'éloigna ?

ARAMINTE. — Et il s'éloigna.

JOLINOTTE. — Espérons qu'il lui arriva malheur. J'ai hâte de l'apprendre.

ARAMINTE. — Je demeurai seule, dans l'eau jusqu'à la ceinture. A chaque instant, j'entendais des craquements dans le buisson, et j'enfonçais davantage.

JOLINOTTE. — Vous n'aviez pas pied ?

ARAMINTE. — Non. Aussi, je n'osais rien tenter. L'eau me monta bientôt jusqu'à la poitrine, puis jusqu'aux épaules... et mon mari ne revenait toujours pas !

JOLINOTTE. — Ah ! Dieu !



ARAMINTE. — Le froid me prit à la gorge ; je dus lever le menton pour que l'eau ne me recouvrit pas les lèvres. J'appelais au secours, vous pensez !... et j'allais disparaître, lorsque, sur la berge opposée, j'entendis le pas cadencé d'un cheval.

JOLINOTTE. — Ah ! Seigneur Dieu ! pauvre créature, quel cri vous avez dû pousser !

ARAMINTE. — Le cavalier chantait. La douce musique ! Jamais je ne l'ai oubliée. M'ayant entendue, il se tut. Bien qu'à deux pas il y eût un pont qu'il pût franchir, sans mettre pied à terre, il s'élança dans la rivière.

JOLINOTTE. — Le brave cœur ! A la bonne heure !

ARAMINTE. — « Courage ! madame, me criait-il ; dans un instant vous serez sauvée ! » Et je sentis l'eau s'agiter, révoltée de se voir enlever une proie qu'elle croyait conquise. Puis j'entendis souffler le cheval au ras de l'eau... Il était temps. A bout de forces je m'évanouis et lâchai la branche étoilée.

JOLINOTTE. — Alors ?

ARAMINTE *(après un silence)*. — Je repris connaissance dans les bras de mon sauveur.

JOLINOTTE. — Quel réveil ! La féerie après le cauchemar.

ARAMINTE. — Nous étions seuls dans une clairière. Je crois bien qu'il me couvrait de baisers, mais c'était seulement pour me ranimer. Il me l'a dit et je le crois.

JOLINOTTE. — Moi aussi.

ARAMINTE. — Je vis alors celui que je devais éternellement bénir. Il avait vingt-huit ans, à ce qu'il m'a dit... l'air hardi et doux à la fois ; le regard tendre sans effronterie. Sa moustache était soyeuse et souple, comme une frange de soie.

JOLINOTTE. — Vous avez une mémoire surprenante.

ARAMINTE. — Ne raillez pas, je vous en prie. Je n'ai que ce doux souvenir dans ma vie et ce passé, éteint sans retour, a duré une heure... à peine. Mon sauveur portait l'uniforme des dragons blancs.

JOLINOTTE. — J'ai toujours aimé les dragons !

ARAMINTE. — Moi aussi. Qu'il était heureux en me voyant renaître. Il redoubla de soins, me rassura par de bonnes paroles. et moi je l'écoutais, radieuse comme une ressuscitée, et... je me laissais vivre.

JOLINOTTE. — Vous n'aviez, en effet, rien de mieux à faire.



ARAMINTE. — N'est-ce pas ? Je suis heureuse que vous m'approuviez. « Madame, me dit-il, je vais allumer un grand feu. Vous devez mourir de froid. » Je n'étais pas précisément gelée dans ses bras, mais je crus plus convenable de le lui laisser supposer. Dès qu'il se fut éloigné, je me mis à frissonner, à grelotter... Mais je vous ennuie à vous conter tout cela...

JOLINOTTE. — Quelle idée ! Je suis très curieux de savoir comment cela a fini.

ARAMINTE. — Bien tristement... par l'arrivée de mon mari et de ses serviteurs. Notre brasier les avait guidés. Ce feu était bien inutile ! On nous trouva accroupis, côte à côte, causant comme de vieux amis.

JOLINOTTE. — Joli tableau.

ARAMINTE. — Mon sauveur se leva et, s'adressant à Tony : « C'est vous, lui dit-il, qui vous permettez d'être le mari de Madame ? Tant pis pour elle. Vous mériteriez, savez-vous bien, qu'on vous coupât les oreilles pour vous apprendre à mieux veiller sur ce trésor. Je ne serai pas toujours là, moi, pour réparer vos maladresses... à mon très grand regret. »

JOLINOTTE. — Le brave militaire !

ARAMINTE. — Oh ! oui, le brave militaire ! Il remonta à cheval, me salua, fit faire une respectueuse courbette à sa monture, et me dit : « Je me nomme Lucien de Chouvinny, Madame, et je suis lieutenant au Royal-Provence. Si vous aviez jamais besoin que l'on pourfendit votre époux, daignez me donner la préférence. » Reprenant sa chanson, il s'éloigna. Je ne l'ai plus revu. A chaque instant j'y pense et je me sens seule au monde loin de lui.

JOLINOTTE. — Pourquoi ne l'avez-vous pas appelé ? Vous étiez seule, maîtresse de vos actions.

ARAMINTE. — Oh ! l'abbé ! l'abbé ! Et mon mari qui combat les Turcs pour racheter sa couardise ; car c'est pour cela qu'il est parti. Vous l'oubliez absolument. Où avez-vous la tête ?

JOLINOTTE. — Le fait est que je ne sais plus trop ce que j'en ai fait.

ARAMINTE. — Que n'aurais-je pas donné pour retrouver la suite de la chanson qu'il entonna en s'éloignant ?

JOLINOTTE. — Vous rappelez-vous le commencement ?

ARAMINTE. — Si je me le rappelle !

JOLINOTTE. — Dites-le moi.

ARAMINTE. — Cela débutait par :

L'enfant qui règne à Cythère
Pour le bonheur des humains...

JOLINOTTE. — Vivat ! C'est un madrigal... Je le connais.

ARAMINTE. — Oh !... mon petit abbé, tu vas me le dire ?

JOLINOTTE. — Chanter dans un pareil moment...

ARAMINTE. — Je ferai toutes les pénitences que tu voudras.

JOLINOTTE. — C'est dit. Je commence : (*Il chante.*)

L'enfant qui règne à Cythère
Pour le bonheur des humains
Défend que l'on soit sévère,
Ainsi donc, bergère,
Soyez moins austère ;
Si j'ai su vous plaire,

Cessez d'affecter plus longtemps ces dédains.

ARAMINTE. — C'est bien cela !...

JOLINOTTE. — Le temps fuit d'un pas rapide.

L'amour s'essouffle de peu.
La brise la moins perfide
Peut ternir le ciel le plus bleu.
Est-ce pour qu'on les ensache
Qu'Amour vous comble d'appas ?
Il est temps que l'on détache
Ou que l'on arrache
Tout ce qui vous cache,
Tout ce qui fait tache

Sur ce col blanc, ce sein mignard et ces bras.

L'Amour est de haut lignage ;
C'est un honneur de céder
Et l'on expose au pillage
Ce qu'on refuse d'accorder.

(*Araminte a pris une guitare et fredonne une seconde partie.*)

Je crois bien que je vous aime ;
Je suis sûr que vous m'aimez.
On récolte ce qu'on sème.
L'amour de soi-même
C'est chair de Carême,
Et c'est faute extrême

De vivre sans amour comme vous vivez.

ARAMINTE. — Bravo, l'abbé. Si j'en réchappe, je ne veux pas d'autre directeur que vous. Vous me comprenez si bien ! Il n'y a que vous qui me compreniez.

JOLINOTTE. — Vous paraissent bien tenir à la vie.

ARAMINTE. — Si j'y tiens ! Je donnerais mille années de purgatoire pour une heure sur terre. Oh ! oui, je tiens à la vie !

JOLINOTTE. — La mienne ne m'est précieuse à aucun titre ; prenez-la.

ARAMINTE. — Que voulez-vous dire ?

JOLINOTTE. — Les joies de ce monde me sont interdites ; ce n'est pas un grand sacrifice que je vous fais. Prenez-la pour ce qu'elle vaut... car j'entends en réclamer le prix.

ARAMINTE. — Expliquez-vous, je ne vous comprends pas.

JOLINOTTE. — Je puis vous sauver en exposant ma vie. Je suis prêt. En échange, vous voudrez bien assurer le bonheur de deux êtres qui s'aiment et sont faits l'un pour l'autre.

ARAMINTE. — De qui voulez-vous parler ?

JOLINOTTE. — C'est mon secret. Écrivez ce que je vais vous dicter.

ARAMINTE se dirige vers la table de droite. — Je suis toute tremblante.

JOLINOTTE (*dictant*). — « Libre de mes actions, saine d'esprit... »

ARAMINTE. — Vous tenez à ce que j'écrive cela ?

JOLINOTTE. — Il n'est pas inutile de l'affirmer dans un acte authentique.

ARAMINTE (*écrivait*). — Saine d'esprit,

JOLINOTTE (*dictant*). — « Vivante ou trépassée, par la présente, je fais don à... » Veuillez laisser le nom en blanc ; je l'inscrirai tout à l'heure.

ARAMINTE. — Je dois ignorer qui je favorise ?

JOLINOTTE. — En ce moment, oui. Continuez : « et à... » Veuillez faire comme ci-dessus. « afin d'assurer leur bonheur et de faciliter leur union, une somme de... » Dix mille livres, est-ce trop pour ma vie perdue et la vôtre reconquise ?

ARAMINTE. — Je mets dix mille pour chacun.

JOLINOTTE. — A ce prix, je réponds de vous sauver. C'est écrit ?

ARAMINTE. — C'est écrit. Est-ce tout ?

JOLINOTTE. — C'est tout.

ARAMINTE. — Lisez.

JOLINOTTE (*après avoir lu*). — C'est bien. Veuillez signer et me passer la plume pour que j'inscrive les noms de ceux que vous comblez. (*Après avoir écrit, Joliotte ploie le papier et le met dans sa poche.*) Si je meurs, on trouvera ce papier sur moi. Il équivaut à un testament, c'est tout ce dont je puis disposer.

ARAMINTE. — Ce que vous faites là est digne des temps antiques, grand cœur, homme généreux et héroïque.

JOLINOTTE. — Assez ! Assez !... Il serait cruel, par trop de douceur, de me rattacher à la vie. Procédons au sauvetage.

ARAMINTE. — Vous faut-il un aide ?

JOLINOTTE. — Non.

ARAMINTE. — Des onguents ?... des outils ?

JOLINOTTE. — J'ai tout ce qu'il faut sur moi. Approchez, voulez-vous ?

ARAMINTE. — Attendez. J'ai un scrupule.

JOLINOTTE. — Lequel ?

ARAMINTE. — Si vous mouriez, serait-ce ici, chez moi ?

JOLINOTTE. — Rassurez-vous, j'aurais le temps d'aller mourir ailleurs.

ARAMINTE. — Alors, tout est pour le mieux.

JOLINOTTE. — Grand merci.

ARAMINTE. — Vous disiez ?

JOLINOTTE. — Une bête venimeuse vous a mordu.

ARAMINTE. — Hélas !

JOLINOTTE. — Votre blessure a une grande analogie avec la morsure du serpent.

ARAMINTE. — J'envie la fin de Cléopâtre.

JOLINOTTE. — J'en aimerais mieux les commencements. Vous le savez : si quelque créature généreuse accepte de baisser la plaie empoisonnée, le danger se déplace.

ARAMINTE. — Vous feriez cela ?

JOLINOTTE. — Je suis prêt.

ARAMINTE. — Mais je n'ai pas le droit d'accepter un pareil sacrifice... C'est affreux de vous exposer ainsi à la mort, jeune et charmant comme vous l'êtes ! Ah ! pourquoi mon mari n'est-il pas ici ! Il aurait pris votre place...

JOLINOTTE. — Et moi la sienne. Que voulez-vous ? cela ne se peut pas.

ARAMINTE. — Ah ! mon ami ! mon meilleur ami ! mon seul ami ! *(Elle se jette dans les bras de Jolinotte.)*

JOLINOTTE. — Du courage. Je puis en revenir. Mon sort se décidera dans les cinq minutes qui suivront l'épreuve.

ARAMINTE. — Je prierai bien pour vous, allez, pendant ces cinq minutes-là !

JOLINOTTE. — Je vous en remercie. Si cela ne fait pas de bien, cela... Montrez-moi la blessure.

ARAMINTE. — La voilà, mon vaillant ami.

JOLINOTTE. — Où ?

ARAMINTE. — Là. Vous ne la voyez pas ?

JOLINOTTE. — Non. Le mal est plus grand que je ne le croyais.

ARAMINTE. — Ah ! mon Dieu !

JOLINOTTE. — Les stigmates se sont effacés. Le mal n'est plus à la surface... Il est sous-cutané.

ARAMINTE. — Vous avez dit ?

JOLINOTTE. — C'est du latin, vous ne pouvez pas comprendre.

ARAMINTE. — Ce que vous allez me faire n'est pas trop douloureux ?

JOLINOTTE. — Ce n'est douloureux ni pour l'un ni pour l'autre. *(Il lui prend la main et relève la manche.)*

ARAMINTE. — Homme généreux, laissez-moi vous embrasser.

JOLINOTTE. — Tant qu'il vous plaira. *(Ils s'embrassent.)*

ARAMINTE. — Et maintenant...

JOLINOTTE. — Finissons. Vous laisser mourir eût été un crime. Dieu ! que vous avez le bras blanc !...

ARAMINTE. — N'est-ce pas ?

JOLINOTTE. — Et doux !

ARAMINTE. — Vous m'embrassez le poignet.

JOLINOTTE. — Pour commencer.

SCÈNE X

ARAMINTE, JOLINOTTE, MARTON

MARTON *entre brusquement.* — Ah ! madame ! en voilà bien d'une autre !

ARAMINTE. — Qui vous a permis d'entrer sans frapper ?

MARTON. — Je ne savais pas vous déranger à ce point... La chose en vaut du reste la peine. *(Menaçant Jolinotte du doigt. A part.)* Le pendart prend goût aux marquises.

ARAMINTE. — Qu'est-il arrivé ?

MARTON. — Un courrier, madame. Il accourt bride abattue de l'armée de Hongrie et crie par-dessus les toits que votre époux s'est couvert de gloire.

ARAMINTE. — Tony ?... couvert de gloire ? Allons donc ! C'est pour qu'on lui verse à boire que le maraud dit cela.

MARTON. — Il était porteur d'une lettre, que voici, et d'un paquet, que voilà.

ARAMINTE. — Donne. L'abbé, vous permettez ?

(Elle déchire l'enveloppe et lit.)

« Champ de bataille de Zing-Bada-Boum. Frontière de Turquie.

« Madame, le courrier qui vous remettra cette lettre ne me « devancera que de quelques longueurs de bête. J'espère que ma « vaillance, soulignée par de nombreuses blessures, me vaudra « mon pardon. »

Il est couvert de blessures ; Marton, dois-je lui pardonner ?

MARTON. — Quand vous saurez lesquelles, vous prendrez un parti.

ARAMINTE. — « Vous recevrez en même temps que cette lettre, « un paquet scellé de mes armes. »

JOLINOTTE *(regardant le paquet).* — Le sceau y est.

ARAMINTE. — « Il contient le chef d'un Turc de distinction « que j'ai décapité ce matin en votre honneur. » *(Marton défait le paquet.)* « Acceptez la tête de cet infidèle, en témoignage de ma « fidélité. » *(Araminte, attendrie, embrasse la tête de Turc.)*

Cet envoi me touche plus que je ne puis dire, Marton.

MARTON. — Le fait est que l'on reçoit plus de dragées que de têtes de Turcs.

ARAMINTE. — « Un coup de sabre m'a crevé l'œil droit. » — Ah ! mon Dieu ! — « A ma grande satisfaction. »

JOLINOTTE. — Comment ?

ARAMINTE. — « Vous pourrez oublier désormais que je louchais « au départ, presque autant que je vous adore au retour. Votre « époux fidèle pour la vie, TONY, marquis DE ROCAMADOR. »

Ah ! Marton, ma joie est sans égale. Enfin !... je vais donc pouvoir aimer quelqu'un. Je ne veux que des heureux autour de moi. Tu vas te marier.

MARTON. — Le moyen est violent.

ARAMINTE. — Je te choisirai un époux.

MARTON. — Mon choix est fait.

ARAMINTE. — Je te doterai.

MARTON. — Je suis dotée.

ARAMINTE. — L'abbé te mariera.

MARTON. — Impossible, madame.

ARAMINTE. — Pourquoi ?

MARTON. — C'est lui que j'épouse.

ARAMINTE. — Es-tu folle ?... Tu épouses l'abbé ?

JOLINOTTE *(lui présentant le papier qu'elle a écrit à la fin de la scène précédente).* — Voici le nom des époux et le chiffre de leur dot.

ARAMINTE. — Mais alors... on m'a jouée ?

JOLINOTTE. — Et sauvée à la fois.

ARAMINTE. — Marton, prends garde ! il est charmant, mais...

MARTON. — Bah ! je risque l'aventure. Dupée pour dupée, encore vaut-il mieux l'être par quelqu'un qui vous plaît. Ses miettes ont plus de saveur que les reliefs d'un podagre.

ARAMINTE *(à Jolinotte).* — Et si tu allais mourir, maître fripon ?

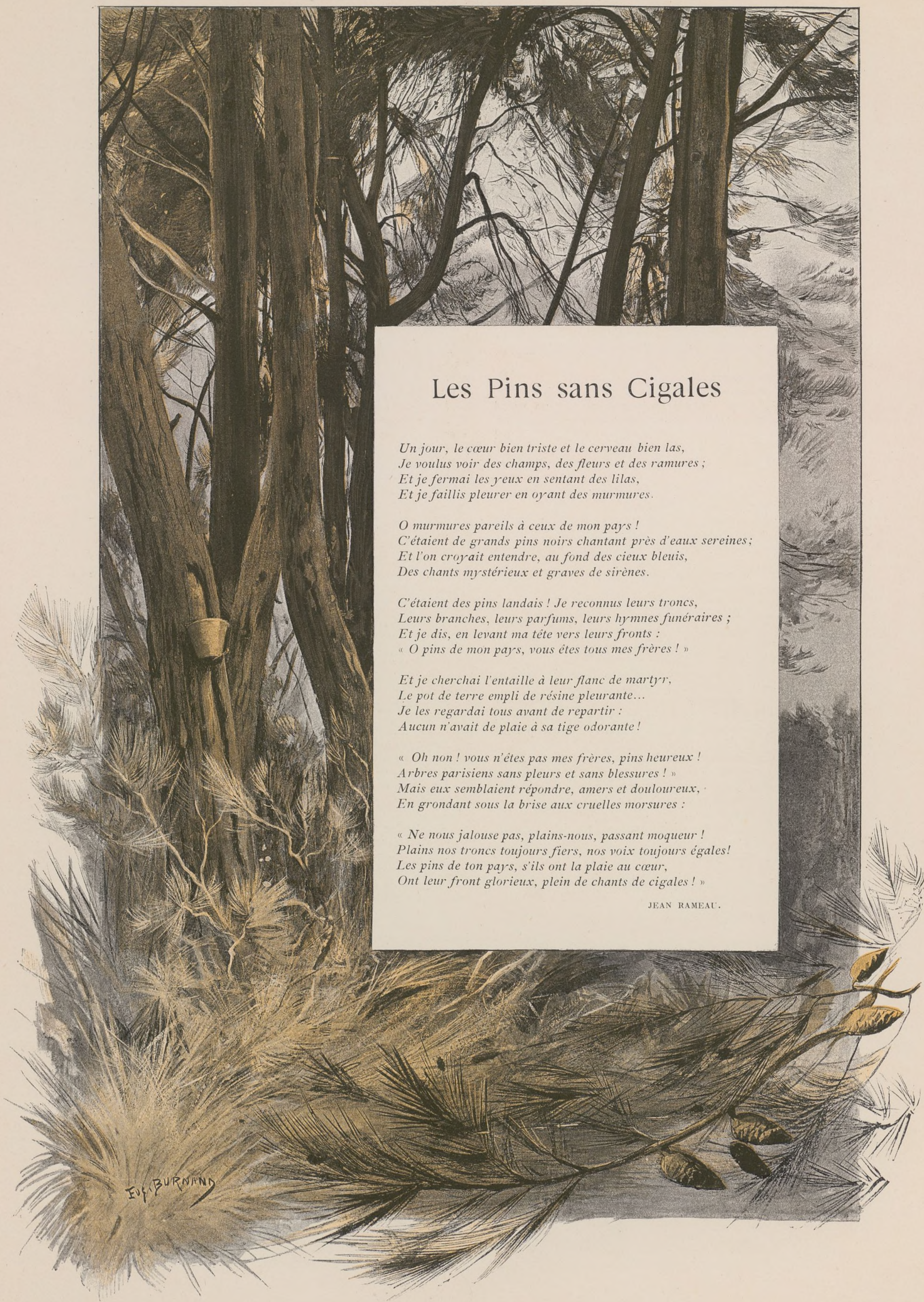
JOLINOTTE. — Ce ne pourrait plus être que de joie, madame ; les cinq minutes sont passées.

QUATRELLES.

(Illustration de L. Rossi.)



(Tous droits réservés.)



Les Pins sans Cigales

*Un jour, le cœur bien triste et le cerveau bien las,
Je voulus voir des champs, des fleurs et des ramures ;
Et je fermai les yeux en sentant des lilas,
Et je faillis pleurer en oyant des murmures.*

*O murmures pareils à ceux de mon pays !
C'étaient de grands pins noirs chantant près d'eaux sereines ;
Et l'on croyait entendre, au fond des cieux bleus,
Des chants mystérieux et graves de sirènes.*

*C'étaient des pins landais ! Je reconnus leurs troncs,
Leurs branches, leurs parfums, leurs hymnes funéraires ;
Et je dis, en levant ma tête vers leurs fronts :
« O pins de mon pays, vous êtes tous mes frères ! »*

*Et je cherchai l'entaille à leur flanc de martyr,
Le pot de terre rempli de résine pleurante...
Je les regardai tous avant de repartir :
Aucun n'avait de plaie à sa tige odorante !*

*« Oh non ! vous n'êtes pas mes frères, pins heureux !
Arbres parisiens sans pleurs et sans blessures ! »
Mais eux semblaient répondre, amers et douloureux,
En grondant sous la brise aux cruelles morsures :*

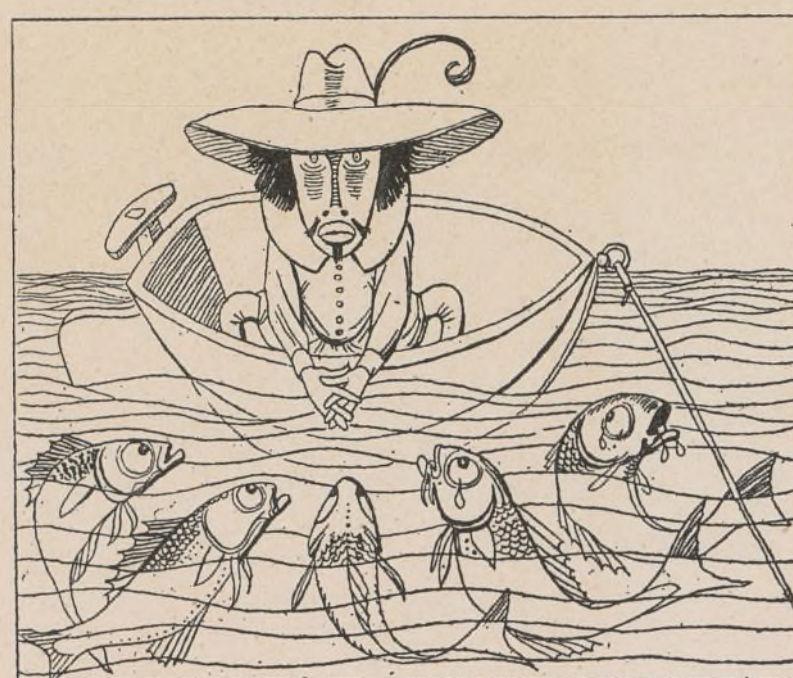
*« Ne nous jalouse pas, plains-nous, passant moqueur !
Plains nos troncs toujours fiers, nos voix toujours égales !
Les pins de ton pays, s'ils ont la plaie au cœur,
Ont leur front glorieux, plein de chants de cigales ! »*

JEAN RAMEAU.

La Légende
de
Christophe Colomb
par
Caran d'Ache
~~~~~  
Texte de Mich Bénar



De l'escalier lavait les dalles,  
Et vidait toutes les eaux sales,



Dans ses loisirs, à la sourdine,  
Il allait pêcher la sardine  
Et contait aux poissons de mer  
Sa vie et son chagrin amer.



Sur les vertes rives du Tage,  
Jadis vivait dans un village  
Un bon pêcheur, qui, de son nom,  
S'appelait Christophe Colomb.



Montait le bois et le charbon,



Voulant briser ces lourdes chaînes,  
Il s'en alla conter ses peines  
A son ami Vasco Gama  
(Celui qui chante à l'Opéra) :



Il avait une belle-mère  
Qui lui rendait la vie amère,  
Le faisant crever de dépit,  
Toujours, sans trêve ni répit.



Fumait et salait le jambon.



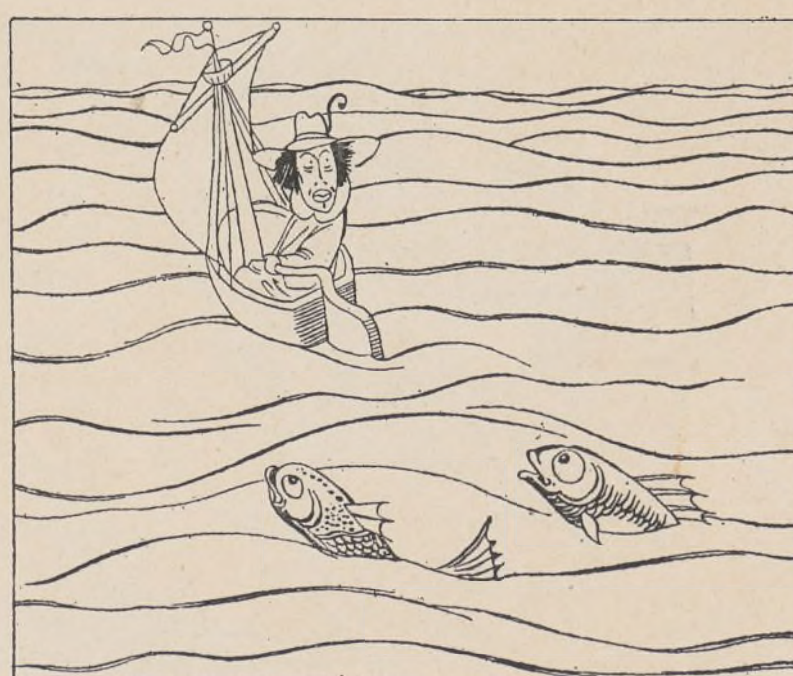
« Si tu veux t'éloigner très vite  
Le mieux est de prendre la fuite ! »  
Lui dit ce marin retiré,  
Evidemment bien inspiré.



Cette mégère, à la voix aigre,  
Le tarabustait comme un nègre.  
Toujours debout avant le jour,  
Il allumait, en bas, le four,



Et de plus, Juana son épouse,  
Etant horriblement jalouse,  
Criait sans rime ni raison  
Et brisait tout dans la maison.

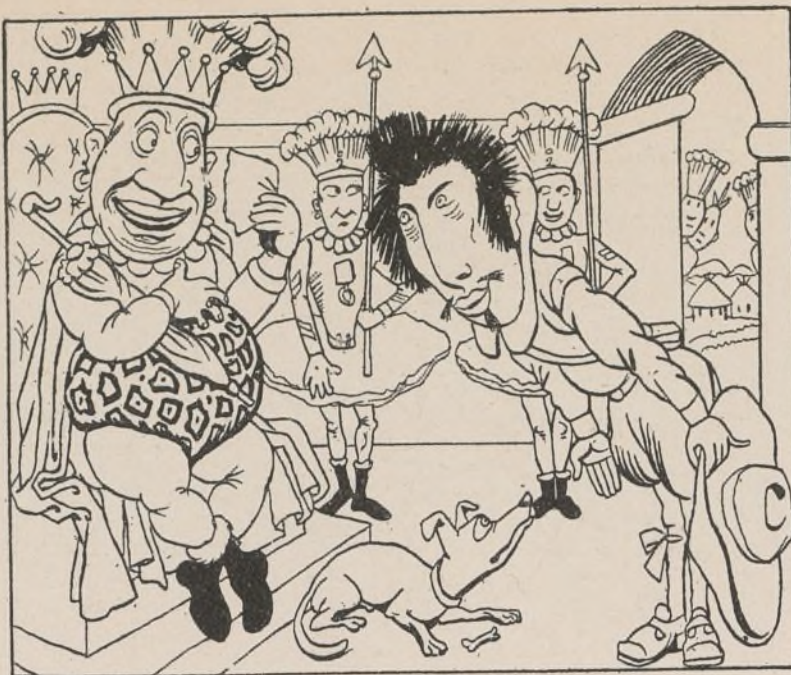


Ecoutant ce conseil pratique,  
Colomb partit pour l'Amérique.  
Les premiers jours, du mal de mer,  
Il sentit le tourment amer.





Appuyé sur le bastingage,  
Il maudissait ce grand voyage;  
Après quoi, petit à petit,  
Il retrouva son appétit.



Le pays était en liesse  
Car ils jouaient tous à la baisse.  
Colomb, pour fêter cet Inca,  
Lui fit présent d'un *en-tout-cas*



Les jours se passent, les semaines,  
Mais leurs recherches restent vaines.  
La Juanita se lamentait,  
Son caractère se gâtait.



Or, sa première découverte  
Précisément fut l'Ile-Verte,  
Mise en musique par Lecocq,  
Dans l'opéra qu'il fit « ad hoc ».



Et d'un vieux billet de théâtre,  
Ce qui flatta cet idolâtre.  
L'Inca le combla de faveurs  
Et lui rendit de grands honneurs.



Enfin cette femme revêche,  
Dans l'*Epoca*, voit la dépêche  
Annonçant, avec grand fracas,  
Que la fille du chef Inca



Puis, il découvrit La Havane;  
Le sucre y pousse dans la canne  
(Et c'est bien pour cela, dit-on,  
Que le nègre aime le bâton).



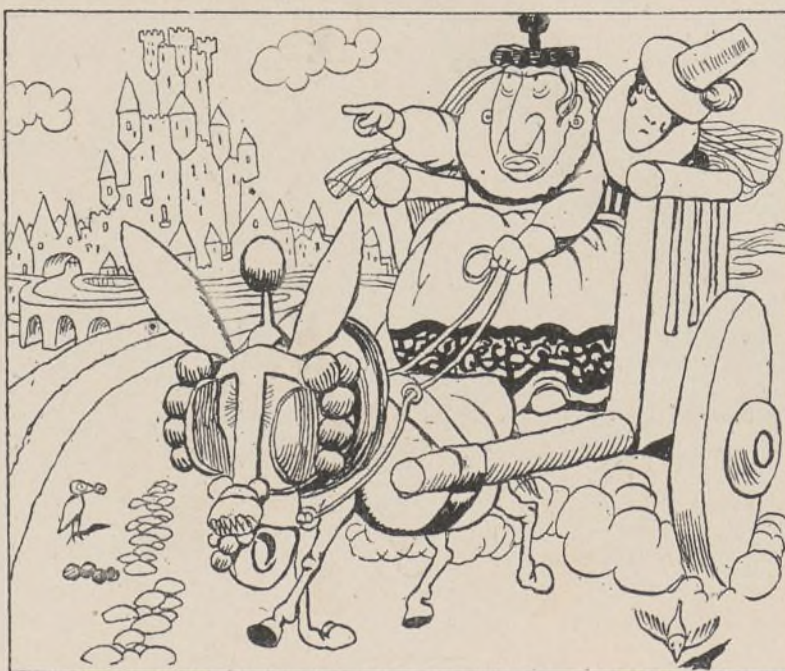
La belle-mère comprit vite  
Que son Christophe était en fuite;  
Aussitôt, faisant son paquet,  
Avec sa fille et son roquet,



Se mariait avec son gendre.  
Aussitôt, et sans plus attendre,  
Ayant fait l'achat d'un poignard  
Elle prend un bateau Cunard;



Enfin il débarque au Mexique  
Où régnait un fameux Cacique,  
Que l'on nommait Montesuma,  
Spéculant sur le Panama.



A la poursuite du volage  
La voilà qui part en voyage  
Pour visiter incontinent  
Les quatre coins du continent.



Il était rempli de touristes  
Qui paraissaient tous assez tristes  
De quitter l'Exposition.  
(Que ce soit leur punition !)

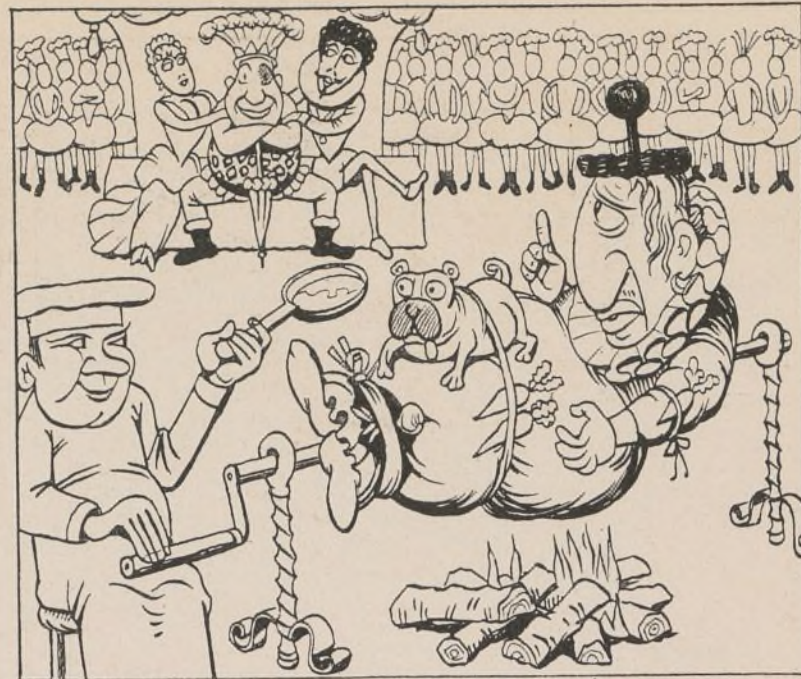




L'on y voyait, formant un groupe,  
Triomphant, au sein de sa troupe,  
Buffalo Bill, l'enfant gâté  
De la haute Société.



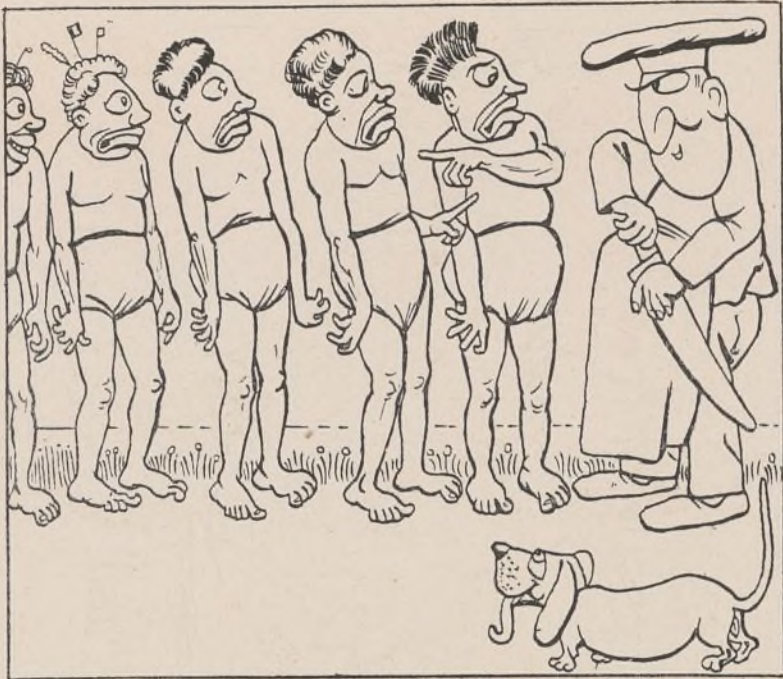
Fêtant la noce de sa fille,  
Tous les parents de la famille,  
Présents à la solennité,  
S'abandonnaient à la gaieté.



L'on attache la belle-mère  
Qui devient noire de colère.  
Le soir, elle sert de rôti  
Avec un légume assorti;



Elles débarquent sur une île,  
Où, redoutable, un crocodile  
S'avance en leur montrant les dents  
Avec d'affreux rugissements.



C'étaient partout de joyeux groupes;  
Le vin circulait dans les coupes,  
Et dans un coin étaient rangés  
Des nègres... pour être mangés.



Puis, l'arrosant de sauce blanche,  
Colomb en découpe une tranche,  
Et dit après avoir mangé :  
« Je crois que tout est arrangé ! »



La Juanita se désespère,  
Mais à ce monstre, la mégère,  
Jette un coup d'œil si dégoûté  
Qu'il en reste tout hébété;  
Puis soudain, pris d'une peur bleue,  
S'enfuit en repliant sa queue.



Soudain, au milieu de la noce,  
S'élève une clameur atroce,  
Un cri de malédiction,  
Puis une détonation.  
Juana venait, dans son corsage,  
De faire explosion de rage !



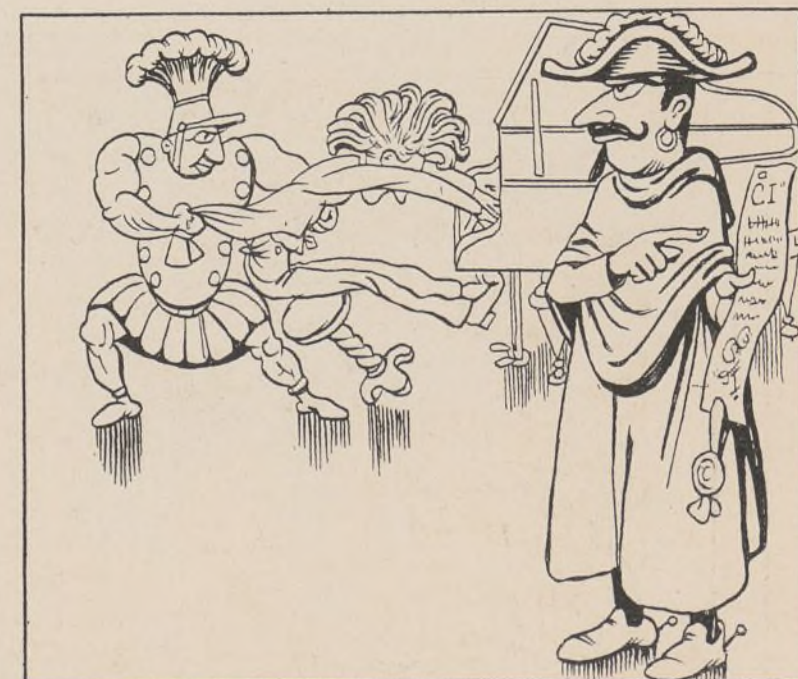
Après son heureux mariage  
Colomb eut des jours sans nuage;  
D'enfants il eut bientôt des tas  
Et s'occupa de ses États.  
L'Inca mourut, et sur son trône,  
Colomb succède au prince jaune.



C'est à côté de Panama  
Que demeurait Montesuma.  
Elles y vont d'un pas rapide,  
Sous la conduite d'un vieux guide.  
Le Cacique avec ses guerriers  
Pinçait des pas irréguliers.

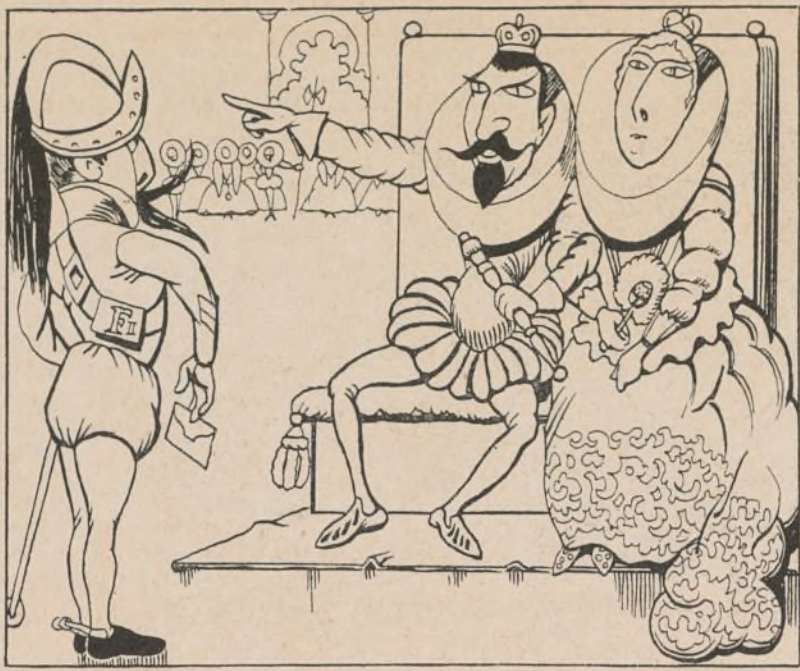


Hurlant comme un vieux perroquet,  
La vieille au milieu du banquet  
S'élance avec son chien qui piaille.  
Alors s'engage une bataille.  
Mais, bientôt, grâce à sa valeur,  
Montesuma reste vainqueur.



Il fut le modèle des rois  
Et promulgua de sages lois.  
Il supprima les pianistes,  
Fit pendre les récidivistes,  
Creusa des canaux dans les mers  
Et musela les reporters.





Enfin sa gloire devint telle  
Que Ferdinand et Isabelle,  
Régnaient alors en Aragon,  
Lui dépêchèrent un dragon  
Avec leur carte de visite,  
Le priant d'arriver bien vite.



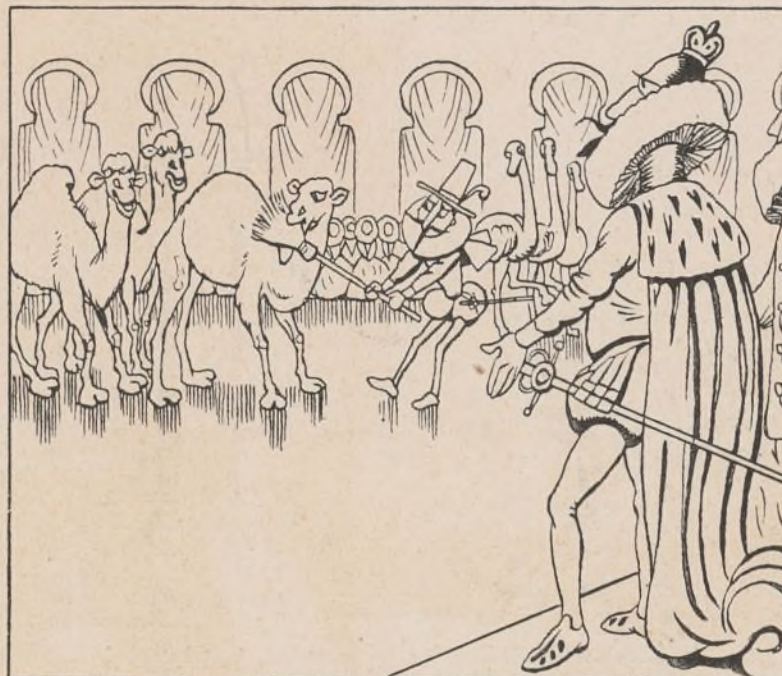
Que, seul, en pinçant le cancan,  
Suivait le dernier Mohican.  
Des rois Aztecs, des mulâtresses,  
Des Brésiliens et des négresses,



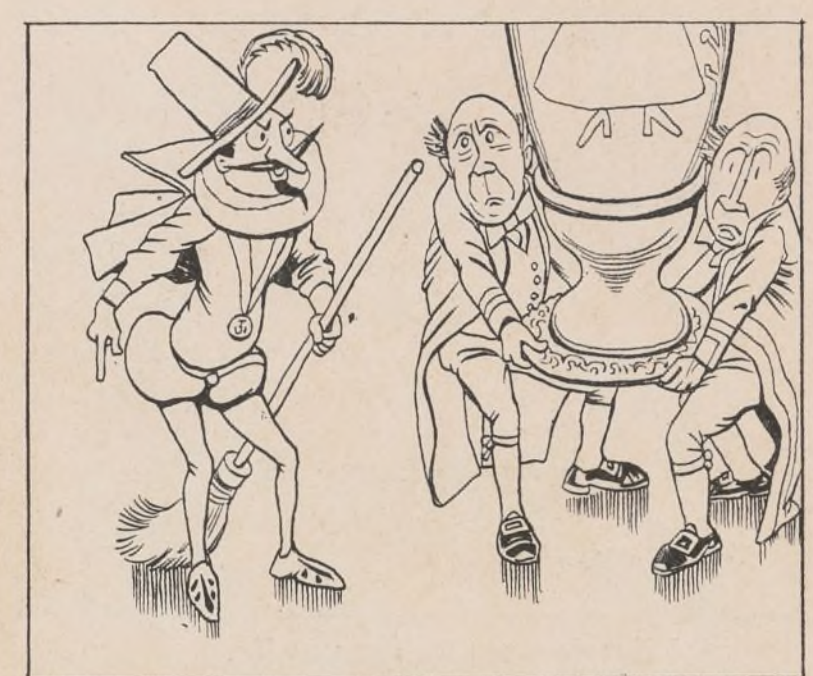
Colomb sourit avec mystère,  
Puis, appelant son secrétaire,  
Il lui dit à l'oreille un mot,  
Et l'autre sortit aussitôt.



Flatté d'apparaître à la Cour,  
Colomb prépara son retour.  
Précédé d'une caravane,  
Il s'enfonça dans la savane...  
Après neuf mois, peut-être dix,  
Ils débarquèrent à Cadix.



Quelques Mormons, des Esquimaux,  
Et toutes sortes d'animaux,  
Formant une joyeuse bande,  
Exécutaient la sarabande.  
Ils se suivaient à rangs pressés,  
Et tous étaient si bien dressés



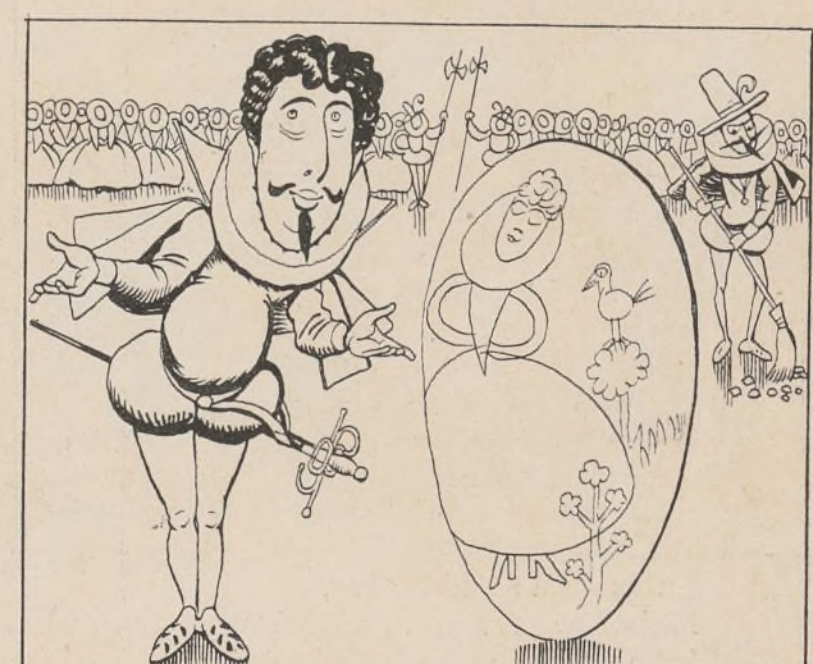
Alors se présente à la porte,  
De serviteurs une cohorte,  
Portant sur un plat de vermeil  
(Par sa richesse sans pareil)  
Un œuf immense, gigantesque,  
Avec la Reine peinte en fresque.



Pour sa triomphante rentrée,  
Toute la Cour fut concentrée.  
Sur l'estrade les souverains  
Étaient debout, cambrant les reins.



Qu'à la Reine avec élégance,  
Ils faisaient une révérence.  
Puis venaient, en habits brillants,  
Colomb, sa femme et ses enfants.



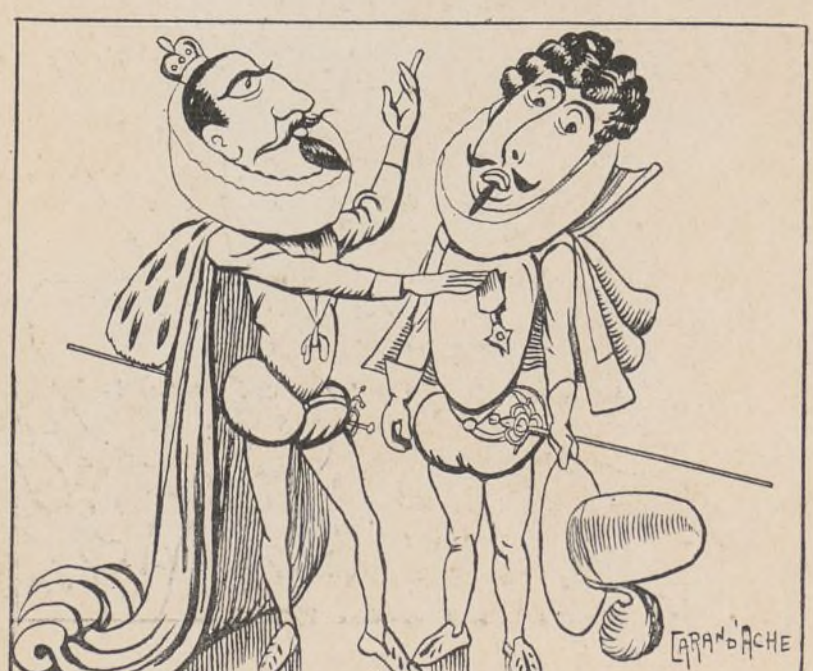
Colomb fait un signe à ses gens;  
Ceux-ci s'éloignent en tous sens,  
Et l'œuf, de ses entraves libre,  
Reste debout en équilibre,



Aux sons de l'orchestre tzigane  
Marchait, en précédant Colomb,  
Le cortège imposant et long  
Qui composait sa caravane.



Avec un gracieux sourire,  
Le Roi lui dit : « Ce que j'admire,  
Ce sont tes procédés nouveaux  
Pour dresser tous ces animaux ! »



« Ah ! dit le roi, c'est étonnant ! »  
Puis vers le héros se tournant,  
D'un geste royal il lui colle  
La croix du Mérite Agricole !